



CLASSIQUES
GARNIER

EGGERS (Christian), LAURENT (Alain), « Johann Plenge et “Les idées de 1914”.
Vers un socialisme national ? », *Revue d'histoire de la pensée économique*, n° 10,
2020 – 2, p. 209-247

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-11064-4.p.0209](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-11064-4.p.0209)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2020. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

EGGERS (Christian), LAURENT (Alain), « Johann Plenge et “Les idées de 1914”. Vers un socialisme national ? »

RÉSUMÉ – Par nécessité, l'Allemagne organise dès 1914 la planification des ressources disponibles. Cette nouvelle réalité d'une économie planifiée reste à théoriser, ce qui va générer une littérature qui enterre la pensée libérale. Ce courant, lié aux “idées de 1914”, est notamment alimenté par les écrits de J. Plenge (1874-1963). Professeur d'économie à l'université de Müntser, il développera en 1914-1915 sa très optimiste vision d'avenir. La guerre ouvrira la voie vers un nouvel âge d'or sous l'égide de l'économie planifiée (ou “organisée”) et mènera l'Allemagne au socialisme. Comment Plenge a-t-il été reçu par ses contemporains ? Si Plenge s'inscrit dans la théorisation d'une troisième voie entre capitalisme et socialisme, il paraît excessif d'en faire un précurseur de l'organisation économique du régime nazi et, bien que connu de Lénine, sa pensée n'a pas eu sur lui d'influence décisive.

MOTS-CLÉS – École historique allemande, Première Guerre mondiale (Allemagne), histoire économique allemande, Johann Plenge, Planification, coordination et réforme dans les systèmes capitalistes, économie politique des systèmes capitalistes, antilibéralisme, Troisième voie

EGGERS (Christian), LAURENT (Alain), « Johann Plenge and “The Ideas of 1914.”. Towards National Socialism? »

ABSTRACT – As soon as 1914, Germany had to plan the provision of all available raw materials. This new reality of a planned economy had to be given a framework. A whole set of writings ensued which claimed the end of the liberal thought in the wake of the so-called “ideas of 1914”. Among others, J. Plenge (1874-1963), a Professor of Economics at Munster University, fueled this line of thinking and set out his very optimistic vision of the future. The war would pave the way to a new golden age under a planned (or “organized”) economy and lead Germany to socialism. How influential were actually the works of Plenge on his contemporaries? Plenge was a proponent of a third way between capitalism and socialism but he should not be considered as a forerunner of the economic organization of the nazi regime. And although Lenin was aware of his works, Plenge did not really influence the Bolshevik leader.

KEYWORDS – German Historical School, First World War (Germany), German Economic History, Johann Plenge, Planning, Coordination and Reform in Capitalist Systems, Political Economy of Capitalist Systems, Anti-liberalism, Third Way

JOHANN PLENGE ET « LES IDÉES DE 1914 »

Vers un socialisme national ?

Christian EGGERS
Université Grenoble-Alpes
ILCEA4 – EA 7356

Alain LAURENT
Université Grenoble-Alpes
CREG– EA 4625

Dans tous les pays, à la fin de l'été 1914, les questions de fond posées par l'irruption de la guerre sont les mêmes. La mobilisation intellectuelle en Allemagne n'est pas fondamentalement différente de celle des autres nations qui entrent en guerre. Les intellectuels allemands – parmi eux des économistes (bien que la discipline n'existât pas encore en tant que telle) – serrent les rangs, respectent l'union sacrée, discutent les buts de guerre, abordent les questions d'ordre moral, cherchent un sens au conflit, tentent de justifier les sacrifices qu'il demande ou les horreurs que le pays commet et subit. Cependant, compte tenu de la situation particulière du pays, le débat en Allemagne prendra une tournure qui lui sera propre et qu'il s'agit pour nous de mieux cerner, à travers les écrits de Johann Plenge (1874-1963), économiste, sociologue et philosophe. L'Allemagne se projette dans une guerre des civilisations¹, une guerre des cultures, au sens large : culture politique, culture économique. Pour approvisionner en munitions cette « guerre des philosophes » (Hoeres), des universitaires vont intensifier après 1914 la recherche d'une « troisième

1 Voir Beßlich (2000) et Bruhn (2007). Le sujet a été bien étudié, pour la bibliographie voir Hoeres (2004) ; Bruendel (2003, 2004, 2014).

voie » entre libéralisme/capitalisme (assimilé généralement à l'occident libéral, notamment la Grande-Bretagne) et socialisme/marxisme ; Johann Plenge sera l'un des protagonistes les plus actifs de ce débat (section I).

Sur le plan économique, la situation de l'Allemagne à l'égard des contraintes de l'effort de guerre est hautement spécifique et fondamentalement différente de celle des pays alliés. Son modèle économique mis en place lors de l'industrialisation la rend largement dépendante du commerce extérieur, des importations en denrées alimentaires d'abord, mais surtout en matières premières de toutes sortes pour son appareil industriel (*Importabhängigkeit*). De l'entrée en guerre résulte la nécessité vitale de planifier l'emploi et la répartition de toutes les ressources disponibles, et déjà les contemporains voient que cela crée une tendance profonde vers une économie de plus en plus planifiée. Fin 1914, c'en est fini de l'économie de marché en Allemagne – du moins pour ce qui touche de près ou de loin à l'effort de guerre. Sur le plan intellectuel, cette nouvelle réalité appelle à être pensée et théorisée, avec des prolongements sur ses conséquences sociétales et les perspectives d'après-guerre. On va donc assister à l'émergence de toute une littérature sur les bienfaits de l'économie planifiée dont l'un des contributeurs importants sera Johann Plenge (section II).

Sur le plan politique, cette recherche d'une « troisième voie » aurait mené droit au fascisme et au nazisme, en Allemagne et ailleurs, en inspirant la « Révolution conservatrice » des années de Weimar². Il convient de s'interroger sur le bien-fondé de cette vision, que l'on trouve par exemple dès 1944 chez Hayek³, en ce qui concerne Plenge. Du reste, pour Hayek, s'il le voit comme un précurseur d'Hitler, Plenge est avant tout un socialiste⁴. Il est donc légitime de s'interroger également sur sa réception du côté de la gauche révolutionnaire (Section III).

2 Dupeux, (1992, 2001) ; Merlio (2003) et Sternhell (1995).

3 Hayek (1985). La première édition de l'original anglais date de 1944.

4 « Pour lui [Plenge] comme pour tous les socialistes qui tirent leur socialisme d'une application rigide de l'idéal scientifique aux problèmes sociaux, l'organisation est l'essence même du socialisme. Ce fut, comme il le souligne, la base du mouvement socialiste à ses débuts en France dans les premières décades du XIX^e siècle » (Hayek, 1985, p. 124).

I. JOHANN PLENGE DANS LES DÉBATS DE SON TEMPS

Plenge est aujourd'hui pratiquement oublié. Pourtant, au début des années 40, dans le 12^e chapitre de *La route de la servitude*, intitulé « Les racines socialistes du nazisme », Friedrich von Hayek le compte parmi les cinq auteurs dont il analyse les écrits⁵. Redécouvrir et lire Plenge aujourd'hui (I.1) signifie d'abord s'immerger dans la mobilisation des intellectuels allemands entre 1914 et 1918 au service de l'effort de guerre⁶. D'autre part, si l'on suit Hayek, on aborde des questions fondamentales de l'évolution intellectuelle en Allemagne et en Europe (I.2) et qui touchent les continuités et ruptures entre libéralisme, marxisme et fascisme.

I.1. REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Johann Plenge, fils d'une famille patricienne de Brême⁷, était économiste, mais aussi sociologue, une polyvalence pas rare à son époque⁸. Ayant étudié pour l'essentiel à l'Université de Leipzig – économie nationale (*wirtschaftliche Staatswissenschaften*), histoire et philosophie – c'est auprès de Karl Bücher, le fondateur des sciences journalistiques (*Zeitungswissenschaft*), qu'il soutient en 1898 une thèse sur « Les marchands ambulants et colporteurs dans la région du *Westerwald* » (*Westerwälder Hausierer und Landgänger*). Ensuite, ce seront les années de voyage. Autour de 1900, il va passer plusieurs années en France et en Belgique, mais aussi aux États-Unis⁹, pour parachever ses études. Un résultat de ces années sera sa thèse d'État, soutenue 1903, sur *La fondation et l'histoire du*

5 « Et il [Plenge] annonce toutes les idées qui servirent plus tard pour justifier l'ordre nouveau d'Hitler » (Hayek, 1985, p. 125).

6 Hoeres, 2004 et Bruendel (2003, 2004, 2014). Plus particulièrement pour les universitaires Schwabe, 1969 et aussi Chagnon, 2007.

7 Un aperçu biographique détaillé de Plenge se trouve chez Busch (2007). On se réfère également à Schildt (1987).

8 Müller (2001, p. 24-29). Il a cela en commun avec Max Weber et d'autres économistes allemands de l'époque.

9 Krüger (1983, p. 86). Krüger a exploité minutieusement le fonds Plenge conservé à la bibliothèque universitaire de Bielefeld (*Nachlass Plenge UB BI*), composé de lettres, manuscrits, carnets de notes etc., ce qui rend son ouvrage exceptionnellement riche, et en a fait une source précieuse pour notre étude.

Crédit Mobilier en France. Sa réputation grandira rapidement et sera basée d'une part sur ses recherches, publiées en 1903, sur la *Verkehrswirtschaft* (expression surannée signifiant à l'époque tantôt « économie basée sur l'échange » tantôt simplement « économie de marché »), d'autre part sur ses travaux portant sur les marchés financiers. En 1913 il publiera *Von der Diskontpolitik zur Herrschaft über den Geldmarkt* (De la politique de l'escompte au contrôle du marché monétaire), une étude en rapport direct avec la réforme des finances publiques en 1913. La *Reichsbank* se serait inspirée des idées de Plenge pour son pilotage monétaire¹⁰. Mais le sujet qui le préoccupera tout au long de sa vie de chercheur, ce sera l'intégration sociale à l'époque de la société industrielle et technique.

En 1914, Plenge est un quadragénaire ambitieux et conscient de sa valeur. Il se pose la question de la chaire universitaire. Max Delbrück, qui le considère comme « excellent parmi les jeunes économistes¹¹ », ainsi que Max Weber, vont le recommander. Plenge vise d'abord Leipzig, où il voudrait succéder à son maître Bücher, mais son caractère difficile est connu, et ce sera sans succès. Sans plus de réussite, il tente ensuite Giessen et Breslau, et ce n'est finalement qu'en 1913 qu'il obtient la consécration tant désirée auprès de la jeune université de Münster, qui le nommera *Ordinarius der wirtschaftlichen Staatswissenschaften* (Titulaire de la chaire des Sciences d'État et d'administration publique, avec une spécialisation en économie). Désormais, l'ambition de Plenge sera de peser en-dehors de la tour d'ivoire universitaire, d'être un *homo politicus* – ce qu'il va réussir dans une large mesure, entre 1913 et 1923 notamment.

Il est passé à la postérité surtout pour avoir forgé le terme des « idées de 1914¹² », dans une tentative de donner du sens à l'effort de guerre allemand. Il le fait dans la continuité de ses travaux antérieurs, notamment de *Marx und Hegel*¹³. Dans cet essai de 1911, Plenge se focalise surtout sur le concept d'« organisation ». C'est bien entendu un sujet qui est dans l'air du temps. Il est généralement admis qu'en comparaison avec les autres pays industrialisés, l'économie allemande était avant la première guerre mondiale marquée par un phénomène de concentration, matérialisé notamment par le poids des trusts, cartels, conglomérats et

10 Schildt (1987, p. 526). L'idée centrale serait de « diriger du haut du système des crédits une économie nationale organisée et centralisée ».

11 « *herausragend* », (Müller, 2001, p. 25).

12 Müller (2001, p. 26).

13 Plenge (1911).

corporations¹⁴. Pour désigner ces particularités, on emploie communément le concept de « capitalisme organisé¹⁵ » qu'on doit à l'économiste et homme politique socialiste Rudolf Hilferding. Si ce dernier ne parle qu'à partir de 1915 du « *organisierter Kapitalismus* », les contemporains constatent depuis le tournant du siècle le poids croissant de l'organisation dans les entreprises¹⁶.

Dans *Marx und Hegel*, le propos de Plenge, c'est de dépasser le capitalisme autant que la *doxa* social-démocrate, restée essentiellement marxiste¹⁷. Il voit venir la « Révolution mondiale » – et dira après 1914 que la guerre est cette même révolution. Il lui importe que cette révolution n'aboutisse ni au règne universel de la démocratie parlementaire à l'occidentale (et de son corollaire, l'économie capitaliste), ni au renversement prolétaire prôné par l'orthodoxie socialiste. Ce qu'il appelle de ses vœux, c'est une « troisième idéologie » (*dritte Weltanschauung*) entre l'idéalisme allemand d'une part et le matérialisme de la théorie marxiste d'autre part. Il développera ensuite une intense activité de publication pendant la guerre qui perdure jusque dans les années 1920, toujours autour de l'idée de la recherche de cette « troisième voie ». Il essaiera d'influencer en ce sens l'aile droite de la social-démocratie, avec un certain succès, tout en gardant ses distances avec la République de Weimar, dont il dénonce l'incompétence économique.

En 1919, il obtient pourtant de la jeune République la création de son propre institut à Münster, *Staatswissenschaftliches Institut*, un outil rêvé pour travailler notamment sur la théorie et l'histoire du marxisme – mais il le perdra dès 1923 lors d'une intrigue universitaire¹⁸. En 1925, il obtient en remplacement un *Institut für Organisationslehre und vergleichende Soziologie* (Institut des Sciences des organisations et de sociologie comparée) et se consacrera à des recherches désormais plus théoriques sur les bases d'une « Science des relations sociales et d'une ontologie générale des sociétés » (*Grundlegung einer Beziehungslehre und*

14 Borchardt & Cipolla (1985, p. 183).

15 À ce propos voir Wehler (1995, p. 663-680); puis Dobb (1973); Winkler (1974); Mommsen (1978); Nipperdey (1979).

16 Fondamental à cet égard Naumann (1906).

17 Müller (2001, p. 41). L'ouvrage est considéré tantôt comme la recherche une synthèse intellectuelle entre Marx et Hegel, tantôt comme une tentative de « récupérer » chez Marx ce qui est « utilisable ».

18 Krüger (1983, p. 24).

einer allgemeinen Sozialontologie). Il développera par ailleurs une théorie de la propagande qu'il tentera de mettre à l'épreuve, contre les forces franco-belges, lors de l'occupation de la Ruhr en 1923-1924. à partir de 1923, il prendra progressivement ses distances avec la politique et se retirera dans ses recherches sociologiques ou encore sur l'histoire de l'art¹⁹. En 1933, il va revendiquer la paternité conceptuelle du Troisième Reich, au grand déplaisir du nouveau pouvoir. En 1935, les nazis ferment son institut, lui-même est mis à la retraite d'office, et on lui envoie un message clair : « Estimez-vous heureux qu'à part cela, on vous laisse tranquille²⁰ ». Après 1935, Plenge se montre déçu par les nazis qui auraient perverti son idée de la « grande synthèse, du socialisme chrétien et organisationnel ». Jusqu'à sa mort en 1963, dans l'isolement et l'oubli, Plenge a été persuadé d'avoir tenu entre ses mains « la clef universelle pour les questions et missions élémentaires de l'époque et de l'histoire » (Müller)²¹.

I.2. « LES IDÉES DE 1914 »

La première guerre mondiale ouvre à Plenge la possibilité de mettre en œuvre ses théories : ce seront « Les idées de 1914 ». En août 1914, la France proclame l'Union sacrée ; en Allemagne, ce même phénomène sera appelé *Burgfrieden* (la paix à l'intérieur de la forteresse assiégée). Nombreux sont les témoignages qui indiquent pour ce mois d'août un état de bonheur, de communion, d'unité nationale enfin trouvée, dans ce *Reich* construit par Bismarck dont on a pendant des décennies déploré le manque d'unité intérieure. Le vécu collectif est celui d'un tournant d'époque (*Zeitenwende*). Plus de Bavarois ou Prussiens, plus de protestants, catholiques ou juifs, plus de paysans, capitaines d'industrie ou ouvriers : « plus de parties, seulement des Allemands », comme dit l'Empereur. C'est cela que les contemporains appellent « l'esprit de 1914 » – *der Geist von 1914* – ou encore *Augusterlebnis* (le vécu d'août). On a souligné à juste titre ce que le *Augusterlebnis* a d'idéalisé, sous

19 Müller (2001, p. 28) cite Schäfers (1967, p. 10) : *der « Praktiker », der « kaum etwas so leidenschaftlich bekämpft » hatte wie « das von Max Weber mühsam sich abgerungene Ethos der Werturteilsfreiheit ».*

20 Müller (2001, p. 28) : « *Seien Sie froh, dass wir sie sonst in Ruhe lassen* ».

21 Müller (2001, p. 29) : « *den Generalschlüssel zu den elementaren Fragen und Aufgaben der Zeit und der Geschichte* ».

cette forme maintes fois colportée – il est néanmoins beaucoup plus qu'une légende²². Et il inspirera tout une littérature ainsi qu'un débat qui durera toute la guerre et au-delà : comment perpétuer cet état d'exception, cette soudaine unité ? C'est au fond la recherche d'un prétendu modèle allemand, qui transcendera forcément tous les clivages, y compris de classe sociale.

Il faudrait ici donner un aperçu de ce que c'est que l'Allemagne intellectuelle de 1914, ce qui est impossible dans le cadre imparti²³. Constatons juste que c'est un paysage extrêmement multiforme, que le débat est vif, que les disciplines et chapelles sont multiples, que les universitaires y ont une place prépondérante, que le débat prolonge des débats d'Avant-guerre, mais que la discipline qui sans contestation revendique la première place est ce qu'on appelle alors *wirtschaftliche Staatswissenschaften*, l'économie nationale, et qu'à l'intérieur de cette discipline domine la « jeune école historique ».

Un tournant d'époque, cela implique bien entendu la sphère économique. La pensée libérale avec son moteur, l'égoïsme individuel, semble avoir définitivement vécu, comme le caractère sacré de la propriété individuelle, qui désormais ne semble rien face à l'intérêt collectif de la nation. De « l'esprit de 1914 » vont naître « Les idées de 1914 » – on doit le terme à notre Johann Plenge. « L'esprit », c'est cette nouvelle cohésion sociale et nationale née du dépassement des clivages politiques, sociaux et de confession, où, comme l'écrit Plenge « tous vivent avec une part égale²⁴ ». Ce qui lui importe, c'est que « cet esprit ne s'évaporerait pas sans inspirer pour les années à venir la vie de l'âme allemande²⁵ ». Lui et d'autres développent une vision d'avenir basée sur l'entente entre bourgeoisie et social-démocratie, où tous les Allemands, sans égard de classe, confession ou religion seraient intégrés dans une « communauté populaire ». C'est cette vision que l'on commence à appeler avec Plenge vers fin 1914 « Les idées de 1914 ». « L'esprit », le terme désigne donc rétrospectivement la nouvelle posture centrée sur la communauté que beaucoup avaient vécue en août 1914 ; les « idées », c'est le programme

22 Ce développement suit pour l'essentiel les travaux de Bruendel (2003, 2004, 2014).

23 Outre les travaux de Bruendel voir ceux de Wehler (1995) ; Beßlich (2000) et Hoeres (2004) et leurs bibliographies. Pour l'*Augusterlebnis* (l'émotion en août 1914) voir Bruendel (2003, p. 29-59).

24 Plenge (1915-1, p. 189).

25 Rolffs (1914, p. 391). Bruendel (2004, p. 6).

de réformes politiques censé faire perdurer cet esprit corporatiste et communautaire.

Bruendel a souligné la nécessité, pour l'Allemagne, de se singulariser, d'identifier l'ennemi (créer des *Feindbilder*²⁶, des « images de l'ennemi »), en somme de se doter d'une position spécifiquement allemande face à l'Occident, notamment la France. Le programme de réformes y répond, et Plenge jouera, là aussi, un rôle important, en opposant les « idées de 1914 » aux « idées de 1789 » : on voudrait construire le « nouvel État allemand » (Plenge) sur « Les idées de 1914 ». Face à « liberté - égalité - fraternité », on positionne « liberté allemande - camaraderie - socialisme ». La « liberté allemande²⁷ », cela signifie une insertion volontaire dans l'ensemble de la nation. La base de cette redéfinition du concept de liberté est la conviction que chaque individu est de toute façon inséré de multiples manières dans des liens de dépendance et des cadres, que la liberté absolue est donc de toute façon impossible, si on ne veut pas finir dans l'anarchie et le chaos. Par conséquent, un argument de taille pour cette « liberté allemande » consiste à affirmer qu'elle n'est pas imposée, mais basée sur une conviction profonde et un acte d'adhésion. La « camaraderie » (dont le prototype était le vécu des soldats et officiers) est ainsi posée en face de l'égalité occidentale honnie, que l'on refuse parce qu'elle nivelle les individualités. Partant du postulat d'une inégalité naturelle entre les personnes, on prône comme idéal l'épanouissement personnel par le biais de la *Bildung* de tous les individus dans leurs différences. Le capitalisme de concurrence de facture occidentale doit être aboli par l'engagement de tous (*Volksgenossen* – « camarades populaires ») au service de la communauté, et la « fraternité du vrai socialisme » (Plenge) doit permettre de réaliser les idées corporatistes et d'engagement de la « liberté allemande ». Le socialisme finalement, le « socialisme d'État » (Troeltsch, Seeberg) ou encore « socialisme national » (Plenge) est considéré comme la forme spécifiquement allemande de « fraternité et unité » (le théologien von Harnack).

26 Bruendel (2003, p. 61-92).

27 À propos du concept de *Deutsche Freiheit* (liberté allemande) voir Schmidt (2010) et Bruendel (2004, p. 7).

II. LA GUERRE, CATALYSEUR DE LA SOCIALISATION

Le débat intellectuel en Allemagne, supposé donner un sens à la guerre, à ses sacrifices et horreurs, s'organisera autour de deux pivots : l'expérience d'un grand sentiment d'unité nationale en août 1914 (qui débouchera ensuite sur ce qu'on appellera avec Plenge « Les idées de 1914 »), et l'organisation de l'économie de guerre sous l'égide de l'industriel et homme de lettres Walter Rathenau²⁸. Elle jettera les bases d'une économie planifiée (II.1) et donnera à ce dernier les pouvoirs d'un « dictateur des matières premières²⁹ » (Hayek), à la tête d'un système « d'économie totalitaire » (Hayek, toujours), du moins pendant une courte période. La nécessité de conceptualiser cette nouvelle donne, et peut-être aussi le désir de prendre appui sur elle, inspirera à Plenge, parmi d'autres auteurs, une série d'essais, souvent dérivés de cours universitaires, et dont le premier sera *La guerre et l'économie nationale* (II.2).

II.1. LA KRIEGSROHSTOFFABTEILUNG ET LES DÉBUTS D'UNE ÉCONOMIE PLANIFIÉE

À la nécessité vitale – dans le contexte du blocus maritime anglais – de planifier l'emploi et la répartition de toutes les ressources disponibles et employables d'une manière ou d'une autre pour l'effort de guerre répond la mise en place de la *Kriegsrohstoffabteilung* (KRA). Elle se fera sous l'égide de l'industriel-intellectuel Walther Rathenau³⁰ dès l'automne 1914 – sans cela, l'Allemagne aurait perdu la guerre avant Noël 1914. Telle est en tout cas la vision de Rathenau qu'il réussit à imposer aux décideurs politiques et militaires. Début août, il entre contact avec

28 « *Two experiences formed the basis for these ideas : the national harmony that appeared suddenly at the beginning of the war, known as Augusterlebnis [August Experience], and the efficient organization of the economy for the necessities of the war, for which Walter Rathenau (1867-1922) was responsible* » (Ungern-Sternberg, 2014).

29 « Des idées très analogues étaient courantes dans les bureaux du dictateur allemand des matières premières, Walther Rathenau. Il aurait frissonné s'il avait pu se rendre compte de toutes les conséquences de ses conceptions en économie politique. Il mérite en effet une place considérable dans toute histoire complète du développement des idées nazies. » (Hayek, 1985, p. 126).

30 Rathenau – industriel, critique d'art, mécène, philosophe, homme politique – est un personnage aux multiples facettes. Voir Brömsel & Küppers (2014).

le chef du département général au ministère de la guerre (*Allgemeines Kriegsdepartement*), le colonel Scheüch. Le 10, il voit le Ministre, le général von Falkenhayn ; le 13, l'Office est créé, et Rathenau le dirige, avec le rang de général³¹. Lorsque la *Kriegsrohstoffabteilung* commence son travail, elle compte cinq collaborateurs, pour la plupart originaires de la AEG, comme Rathenau lui-même et son bras droit, Wichard von Moellendorff (pour éviter toute jalousie, on a pris soin de recruter aussi un dirigeant du concurrent Siemens). Ensuite, le développement est fulgurant. En novembre, l'Office compte 60 personnes, lorsque Rathenau démissionne en mars 1915, on en compte 500 (ce qui en fait la troisième administration centrale, après le ministère de la Guerre et les services des chemins de fer), et à la fin de la guerre, 2 500³².

Quant à Rathenau, il démissionne de son poste au bout de huit mois, non sans s'assurer que la succession sera organisée en accord avec ses vues, et en laissant des postes clefs occupés par des proches. Les raisons semblent avoir été multiples, le civil (juif de surcroît) avec rang de général crée des envies ou se voit reprocher des conflits d'intérêt, car il est tout de même le dirigeant de l'un des principaux conglomérats. La crainte qu'il utilise cette position pour mettre en œuvre son programme de transformation économique et sociétale ne lui simplifie pas non plus l'exercice de ses fonctions. Et surtout, ce qui semble avoir été décisif : Rathenau est fondamentalement opposé à la guerre. C'est donc un passage fulgurant, mais qui laisse des traces profondes jusqu'en 1918 et qui impressionne par sa manière. On est également frappé par la sagesse des militaires, qui s'assurent des compétences organisationnelles des managers des conglomérats de la grande industrie, et notamment de l'AEG.

Il est généralement admis que Rathenau et surtout von Moellendorff sont à l'origine³³ de la *Gemeinwirtschaft* (*Social Economy* / économie sociale), et que Lénine se serait largement inspiré de leur expérience³⁴. L'engagement de Rathenau, personnage clef de cette « mobilisation totale » et donc de l'économie de guerre, est la suite conséquente de ses écrits des années précédentes. Ces derniers développent la vision d'une « époque

31 Rathenau, 1967, p. 187-188.

32 Une description détaillée de la mise en place de la *Kriegsrohstoffabteilung* se trouve chez Feldman (1985, p. 52-58). Nous suivons ici dans l'ensemble les développements et indications chiffrées de Delabar (2016).

33 Voir à ce propos Werth (1996, p. 67-96), ainsi que Hoeres (2004, p. 388, note 254).

34 Voir à ce propos Saccone (2015).

mécaniste », d'une « mécanisation du monde », dont les circuits de distribution n'épargnent plus rien ni personne³⁵. Pour Rathenau, comme pour d'autres représentants des élites de l'Allemagne wilhelminienne et notamment de sa modernité industrielle, la guerre ouvre un champ d'expérimentation et de développement de la modernisation technologique et organisationnelle. Il fait non seulement fructifier ses expériences dans le domaine de l'organisation, en tant que dirigeant de l'AEG, l'un des principaux conglomérats allemands, mais il met en même temps en pratique et à l'épreuve ses réflexions théoriques sur les grands systèmes des sociétés modernes et leur fonctionnement en réseau. On a analysé la pensée de Rathenau comme étant au fond inspirée par les modèles utilisés dans l'industrie biochimique³⁶. Dans ses écrits d'avant-guerre, Rathenau applique la pensée des flux des matériaux dans l'industrie, notamment dans l'industrie chimique, à la société. Désormais cette vision commande la politique, en particulier la politique économique.

Toutes les ressources du pays devaient suivre la contrainte. Plus rien ne devait suivre sa propre volonté ou son propre arbitraire. Chaque matière, chaque produit semi-fini devait s'écouler de sorte que plus rien n'aboutisse dans les voies du luxe ou des besoins secondaires. Leur cheminement devait être endigué par la violence, afin qu'ils aboutissent de manière automatique dans ceux parmi les produits finis ou les formes d'utilisation dont l'armée avait besoin, (Rathenau devant la *Deutsche Gesellschaft von 1914*, le 20 décembre 1915)³⁷.

Ou, comme le dit Walter Delabar : « en d'autres termes, l'économie de guerre que Rathenau avait contribué à imposer à un poste clef, administrativement et en tant qu'organisateur, devient le paradigme de l'organisation de la société de masse³⁸ ».

La mission de la *KRA* est multiple. Elle doit gérer les ressources domestiques afin d'assurer leur répartition équitable, dans une situation de pénurie. Elle doit organiser l'approvisionnement en matières premières dans les territoires occupés, ainsi que dans les pays neutres, et favoriser le développement de produits de remplacement³⁹. Elle doit

35 Delabar (2016, p. 4).

36 Voir à ce propos Espahangizi (2014) et Delabar (2016, p. 4).

37 Rathenau (1915, p. 6 f., p. 14 f.) Les citations d'ouvrages en langue allemande ont été traduites par l'auteur (C. E.).

38 Delabar (2016, p. 4).

39 Afflerbach (1994, p. 173).

établir des prévisions en termes de pénuries à venir, afin de prendre des contre-mesures. Sur la base juridique du *Kriegsrecht* prussien (l'état de siège), la *Kriegsrohstoffabteilung* a le droit de réquisitionner toutes les ressources considérées comme indispensables : par exemple elle réquisitionne dès l'automne 1914⁴⁰ tous les stocks de métaux dans quelque 5000 entreprises. *De facto*, dans une large mesure, la propriété privée est abolie. Rathenau met l'accent sur les réquisitions dans les territoires occupés, contrairement au droit international – son adjoint, le colonel Oehme, sera pour cela envoyé en Belgique⁴¹ – tandis que von Moellendorff développera des conceptions pour administrer dans une situation de pénurie les ressources disponibles, par le biais d'un mélange de dirigisme étatique et d'autogestion de l'industrie, ce qui aboutira à la création d'environ 200 *Kriegsrohstoffgesellschaften*, organismes mixtes État/privé, organisés par branches⁴².

Rathenau et von Moellendorff, originaires de la grande industrie, se méfient d'un trop grand dirigisme étatique. Ils cultivent une sorte d'amalgame des entreprises privées et publiques. Ces *Kriegswirtschafts-Gesellschaften*, dotées d'un statut d'utilité publique, ressemblaient structurellement à des sociétés anonymes (AG), mais n'avaient ni le droit de faire des profits, ni de verser des dividendes. Leurs comités de direction étaient composés de dirigeants d'industrie qui connaissaient parfaitement les besoins de leurs entreprises, ainsi que de représentants de l'État qui avaient un droit de veto⁴³. Ces sociétés étaient sous contrôle de l'État, mais fondamentalement des organes d'autogestion, avec une mission spécifique⁴⁴.

Un trait caractéristique de ce que Rathenau et von Moellendorff mettent en place est l'intégration des cartels et syndicats, donc des organisations patronales, dans les structures de réglementation et de pilotage. Ce mélange de dirigisme étatique et d'autogestion de l'industrie devait créer des synergies entre d'une part l'intérêt commercial des industriels et d'autre part les objectifs de l'État en temps de guerre. Cela permettait de limiter l'appareil administratif et donc de juguler la lourdeur potentielle du système. Les acteurs étaient potentiellement de

40 Asmuss (2014).

41 Afflerbach (1994, p. 173).

42 Voir Feldman (1985, p. 54-55).

43 Espahangizi (2014, p. 180). Voir aussi Szöllösi-Janze (1998, p. 281 f.).

44 Delabar (2016, p. 6.)

bonne volonté, et cela d'autant plus que les producteurs se trouvaient ainsi dans une position leur permettant de dicter des prix élevés, ce qui accessoirement favorisait la tendance inflationniste⁴⁵. Rapidement, la *KRA* s'est attiré le reproche de favoriser les profiteurs de guerre⁴⁶, reproche occasionnellement teinté d'accents antisémites, lorsque les critiques constatent que Rathenau et la *AEG* feraient les meilleures affaires et que la *KRA* « serait pleine de nez crochus⁴⁷ ».

Déjà les contemporains se sont aperçus de ce que les innovations de Rathenau et von Moellendorff marquaient une profonde césure. On a ensuite appelé cette forme d'organisation un « socialisme de guerre ». Rathenau était conscient que ces méthodes évoluaient dans la direction des socialistes et communistes, mais sous des auspices contraires à ces mouvements⁴⁸. La guerre, pour Rathenau, mène la société moderne vers des contrées extrêmes, mais lui ouvre en même temps des perspectives d'accélération. Ou, dans ses termes : « la guerre anéantit définitivement la liberté de l'économie privée et prépare des formes futures d'économie collective (*Gemeinwirtschaft*), en mettant en évidence le fait que les questions économiques d'un État civilisé ne sont pas l'affaire d'individus, mais l'affaire de tous⁴⁹ ». Lui-même aspire fondamentalement à « domestiquer le capitalisme » : pour lui, l'enjeu est « l'unité et la solidarité de la société humaine, et une prise de conscience de responsabilité éthique et d'optimisme divin⁵⁰ ».

II.2. JOHANN PLENGE, LA GUERRE ET L'ÉCONOMIE NATIONALE (1914-1915)

Quand éclate la guerre, le débat autour des questions économiques en Allemagne est depuis des décennies dominé par les *Kathedersozialisten* (les « socialistes de la chaire »)⁵¹, ceux qu'on appelle en français généralement « l'école historique des économistes allemands ». En effet, les

45 Henning (1993, p. 33).

46 Afflerbach (1994, p. 174).

47 Afflerbach (1994, p. 173). (*Referenz Kriegstagebuch Einem*, 17. 2. 1915, BA).

48 Delabar (2016, p. 6).

49 Rathenau (1918, p. 295).

50 *Ibid.*, p. 345.

51 L'expression, utilisée en 1871-1872 par le juriste et homme politique libéral Heinrich Bernhard Oppenheimer dans une polémique contre les universitaires qui réclamaient aux pouvoirs publics la mise en place d'une politique sociale, a ensuite été acceptée et utilisée par les intéressés.

sciences économiques dans les pays de langue allemande sont, depuis le milieu du XIX^e siècle, presque exclusivement dominées par le paradigme de la pensée dans l'histoire⁵² – une démarche qui se montre réservée vis-à-vis de la théorie classique qu'elle considère comme une abstraction insuffisamment liée au vécu réel, et qui prône à la place une vision centrée sur les évolutions complexes de la politique, des rapports sociaux et des facteurs culturels et anthropologiques⁵³. Le moment du fondement institutionnel de cette « école », c'est 1872 et la création du *Verein für Socialpolitik*⁵⁴ – Association pour une politique sociale – à la fois *think tank* et mouvement politique. On distingue un courant plus ancien (dont les personnages centraux seraient Roscher et Knies), plutôt orienté vers l'abstraction et l'élaboration de modèles, de la « jeune école historique » à proprement parler qui est au faite de sa gloire à l'aube de la guerre, et dont les figures de proue sont Gustav Schmoller⁵⁵, Werner Sombart ou encore Max Weber. Pour ces derniers, qui sont marqués par l'omniprésence de la question sociale, la modernisation à marche forcée qu'opère le capitalisme appelle une réponse morale et notamment une politique sociale active des pouvoirs publics. De nombreux aspects de la société industrialisée sont perçus comme menaçants : les antagonismes économiques, la désintégration sociale, l'aliénation des individus opérée par le travail industriel et l'omniprésence technologique. Les *Kathedersozialisten* aspirent à une éthique sociale qui ne justifierait la réussite matérielle des individus qu'au service de la communauté nationale et du progrès culturel en général. On a constaté « un certain anticapitalisme des classes cultivées dont cette perspective ainsi que le postulat de la réforme sociale sont teintés⁵⁶ ».

En simplifiant, on peut distinguer trois ailes : droite, centre et gauche⁵⁷. à droite, on trouve une aile social-conservatrice, dont le chef de file est Adolph Wagner, considéré par certains comme un « socialiste d'État » : elle prône la nationalisation de certains secteurs clés de l'économie

52 Voir Breton (1988).

53 Müller (2001, p. 38). Une certaine influence de la tradition de l'idéalisme allemand est incontestable.

54 À propos du *Verein für Socialpolitik*, qui existe encore de nos jours et qui publie notamment les revues *German economic review* et *Perspektiven der Wirtschaftspolitik*, voir Gorges (2018).

55 À propos de Schmoller, voir Reheis (1991).

56 Nipperdey (1990, p. 666). Notre description de l'école historique et de ses ailes suit celle de Nipperdey.

57 Nipperdey (1990, p. 666-667).

(transports, ravitaillement, banques). Sa maxime est « la supériorité de l'ensemble étatique sur l'individu⁵⁸ ». Vis-à-vis du commerce extérieur, elle défend par ailleurs, dans la tradition du *geschlossener Handelsstaat*⁵⁹ du philosophe Fichte, des conceptions d'autarcie, qui vont dans le sens des intérêts des *Junker* prussiens, ces aristocrates grands propriétaires terriens. Au centre, nous trouvons le gros des troupes, groupées autour de Gustav Schmoller, ceux qu'on a qualifiés de « conservateurs réformistes » : ils se soucient de l'intégration des ouvriers dans le jeune État-nation monarchique, et prônent une réforme sociale de l'État bureaucratique. La « gauche » finalement, c'est l'aile sociale-libérale, groupée autour de Lujo Brentano, qui voit « la prospérité et le bien-être de l'individu comme la condition du fonctionnement du système dans son ensemble » et se distingue surtout par la défense de la liberté syndicale. Ses tenants sont adeptes du libre-échange. Dans une époque intellectuellement dominée par trois pôles – le marxisme, le libéralisme, le conservatisme – les membres du *Verein für Sozialpolitik* réussissent le tour de force de pouvoir se positionner sur tout l'éventail des positions possibles, que ce soit à tour de rôle ou simultanément, par le jeu des courants, sur le plan politique autant que sur le plan universitaire (à l'exception toutefois des « pôles », c'est-à-dire des positions idéologiquement pures). Si la performance impressionne, il faut aussi constater que l'emprise sur le réel tend vers zéro – cela se passe pour l'essentiel dans la tour d'ivoire universitaire⁶⁰. Bien entendu, tout ceci n'est pensable qu'en présupposant auparavant l'émergence de la question sociale et du marxisme, mais pendant longtemps, ce dernier est contourné, au prix de quelques contorsions, ou tout juste refusé en bloc car trop « objectiviste ». Mais cela va changer avec la génération des Max Weber, Werner Sombart ou encore Ferdinand Tönnies. Plenge suivra à son tour leurs traces.

C'est dans un paysage dominé par cette puissante école que Johann Plenge mène sa carrière universitaire prometteuse. En fait, dès 1913 et l'obtention de la chaire tant convoitée, il va commencer à se brouiller avec l'école historique qu'il considère comme incapable de mener une recherche appliquée visant à préparer intellectuellement les changements

58 Müller (2001, p. 39.) « *Höberrangigkeit des staatlichen Ganzen gegenüber dem Individuum* ».

59 « L'État commercial fermé ». C'est une référence à l'ouvrage homonyme du philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte, publié en 1800 (Fichte, 1800).

60 Müller (2001, p. 40).

nécessaires dans les structures organisationnelles⁶¹. Quand éclate la guerre, il marquera sa différence dans une série de conférences publiques dans son université de Münster, publiée début 1915 sous le titre *Der Krieg und die Volkswirtschaft* (*La guerre et l'économie nationale*)⁶². C'est un ouvrage curieux qui fait plonger dans une excitation pour nous assez étrange. On n'est pas vraiment à l'université, on se sent plutôt dans une église protestante, à écouter le sermon du pasteur⁶³. « [Plenge] ne cite personne, sauf lui-même. Il polémique pour prouver sa paternité de chaque idée. Il ne prouve pas, il prêche⁶⁴ ... ». Pour Plenge, la guerre est la conséquence de l'évolution de l'économie mondiale. Les origines de la guerre seraient de nature économique (vision alors dominante)⁶⁵ – si guerre il y a, c'est que l'Angleterre a essayé de se débarrasser définitivement du concurrent allemand. L'Angleterre mène une « guerre d'affaires⁶⁶ » contre l'Allemagne qui s'est progressivement imposée comme son rival commercial principal. D'ailleurs, tout au long de l'histoire, guerre et économie auraient entretenu une relation particulière : « la guerre crée l'économie, l'économie crée la guerre⁶⁷ ». Cette nouvelle guerre aurait en outre une dimension téléologique. La nécessité historique y aurait mené, depuis les guerres de religion, en passant par l'éclatement des états princiers grâce à la révolution bourgeoise jusqu'à l'explosion des forces économiques au XIX^e siècle. Ce long chemin aurait mené de palier en palier, en augmentant à chaque fois le degré d'organisation, pour arriver à la Grande Guerre qui ouvre une nouvelle ère, l'accès à un degré d'organisation encore supérieur.

Plenge n'est pas un cas isolé. Dès l'avant-guerre, la vision d'un capitalisme proche de sa fin, sur le point d'être remplacé par un ordre économique caractérisé par un maximum d'ordre et d'organisation et

61 Krüger (1983, p. 23).

62 Plenge (1915-1). En 200 pages et dix chapitres, il traite les sujets suivants : I. La guerre et l'histoire mondiale ; II. La guerre économique ; III. L'économie mondiale sous l'effet de la guerre ; IV. La guerre en tant que processus économique ; V. Le premier choc de la guerre ; VI. La transition vers « l'État commercial fermé » ; VII. La guerre en tant que phénomène conjoncturel ; VIII. La guerre en tant que défi administratif ; IX. Les conditions de paix économiques ; X. Notre avenir.

63 Les sermons de Guillaume II, qui avait l'habitude de prêcher le dimanche dans la cathédrale de Berlin en face du château impérial, ne sont pas loin (Johann, 1966).

64 Schäfers (1967, p. 8-9) cité d'après Müller (2001, p. 26).

65 Krüger (1983, p. 124). Max Weber et d'autres économistes (minoritaires) ne partageaient pas cette vision des choses.

66 Plenge (1915-1, p. 16, p. 19), « *Geschäftskrieg* ».

67 Plenge (1915-1, p. 13), « *Krieg erzeugt Wirtschaft, Wirtschaft Krieg* ».

un minimum de libre-échange⁶⁸, avait pris de l'importance. Mais la trame du développement de Plenge, c'est l'idée d'un avenir radieux. La guerre⁶⁹ ouvrira la voie vers un nouvel âge d'or sous l'égide de l'économie planifiée (ou « organisée », comme Plenge préfère l'appeler) et mènera l'Allemagne au socialisme. « Avant la guerre, l'économie nationale, c'était le capitalisme, après la guerre – ne vous effrayez-pas ! – elle sera le socialisme⁷⁰ ». Le XIX^e siècle, le siècle du capitalisme, a pris fin avec la guerre⁷¹. La liberté des marchés a vécu. Dans ce domaine, la guerre ne fait que parachever ce que les trusts et cartels ont amorcé. Mais ces derniers avaient tenté de court-circuiter les marchés pour des intérêts privés : désormais les marchés sont sous domination dans l'intérêt général.

Cela aboutit à un programme récurrent d'interventions sur les marchés. L'offre et la demande devaient utilement être unifiées et permettre des prix appropriés. Comment dominer le marché ? C'est l'administration de guerre qui devait prendre le pouvoir sur les marchés, alors que l'administration en temps de paix les abandonne pour l'essentiel à eux-mêmes. En 1870, cela aurait été une pensée tout à fait inouïe. Aujourd'hui, elle nous paraît évidente, car l'époque des cartels et trusts nous a habitué à ce que, partout, on aspire à « dominer les marchés ». Les syndicats des producteurs le font pour des intérêts privés. L'administration de guerre doit le faire pour le bien commun⁷².

Pour Plenge, le mot clef pour définir ce qu'il entend par « socialisme », c'est « l'organisation⁷³ ». Ce n'est pas un hasard si la transformation au début de la guerre s'est opérée rapidement et sans frictions dans les domaines et branches, où le « capitalisme organisé » est particulièrement présent, sous la forme de cartels, trusts ou *lobbys*⁷⁴.

Là où des cartels ou des trusts dominaient un segment de marché, la tâche administrative était assez simple. On pouvait influencer sur ces organisations. Donc, ni les prix de gros du pétrole, ni ceux du charbon ou du fer n'ont posé de difficulté particulière à l'administration de guerre, outre que ces marchés particuliers auraient pu connaître une évolution dangereuse, s'il y avait eu une libre concurrence⁷⁵.

68 Krüger (1983, p. 26).

69 Héraclite : « La guerre est le père de toute chose, et de toutes le roi. »

70 Plenge (1915-2, p. 23).

71 Plenge (1915-2, p. 24).

72 Plenge (1915-1, p. 159).

73 « L'organisation, c'est le socialisme » (Plenge, 1915-1, p. 99).

74 Plenge (1915-1, p. 125), p. 160. Krüger (1983, p. 126).

75 Plenge (1915-1, p. 160).

Certes, la guerre est destruction et menace, mais elle est surtout un formidable vecteur de construction, car elle oblige à tout organiser « La guerre fera ressentir encore pendant longtemps ses effets constructifs en renforçant toutes nos organisations⁷⁶ ». Et organiser, les Allemands savent le faire, ils ont justement prouvé depuis septembre 1914 qu'ils sont « un peuple d'organiseurs », notamment avec la *Kriegsrohstoffabteilung*⁷⁷. « Nous étions un peuple de poètes et de penseurs. [...] Si l'on transfère la pensée et la poésie sur le plan pratique, cela signifie : organiser ». Contrainte d'organiser son économie, l'Allemagne a franchi, presque à son insu, le palier entre capitalisme et socialisme ; et la guerre porte en elle une promesse d'avenir.

Et c'est justement parce que nous sommes un peuple de l'organisation que la transformation d'un État intégré dans les riches connexions de l'économie mondiale en un État commercial fermé, sobre et autosuffisant, ne fait pas que nous appauvrir. En apparence, elle rend plus étriquée notre vie économique, mais au fond elle apporte un enrichissement infini : la promesse d'un nouvel avenir. Sans que nous nous en soyons vraiment aperçus, l'ensemble de notre vie politique, étatique comme économique, est monté d'un palier. L'État et l'économie ont fusionné pour constituer une nouvelle entité⁷⁸.

Ce que, contrainte et forcée, l'Allemagne a mis en place est amené selon Plenge à servir de modèle universel. L'Allemagne qui sortira de la guerre sera le modèle de l'État et de l'économie du futur.

L'État économique du futur est né en tant que forme augmentée de l'État-nation allemand. Il n'a pas aboli les antagonismes de classe – comment l'aurait-il pu ! – mais les a dépassés par une idée supérieure. Et du fait de la plus-value en termes de force éthique qu'il apporte, il donne des garanties pour être également le puissant vecteur d'une nouvelle humanité, afin de nous permettre une nouvelle communauté culturelle avec nos adversaires d'hier⁷⁹.

Cela n'est que la continuité logique du caractère national et de la mission historique des Allemands.

Car au royaume des idées, c'est l'Allemagne qui a porté de la manière la plus convaincante tous les rêves socialistes, et au royaume de la réalité, elle a été le bâtisseur le plus puissant de l'économie nationale la plus hautement organisée.

76 Plenge (1915-1, p. 133).

77 Plenge (1915-1, p. 94-95).

78 Plenge (1915-1, p. 96-97).

79 Plenge (1915-1, p. 99).

Le xx^e siècle est en *nous*. Peu importe comment finira la guerre, nous sommes le peuple exemplaire. Nos idées détermineront les objectifs vitaux de l'humanité⁸⁰.

Et il termine sur des accents messianiques qui, voulus ou pas, font résonner le *Am deutschen Wesen soll die Welt genesen* qu'on attribue généralement à Guillaume II⁸¹.

Nous devons aller jusqu'aux limites de la plus profonde détermination pour tenir dans la lutte et l'abnégation, et c'est par cela même que nous allons accéder à notre avenir. Nous devons mener cette croisade au service de l'esprit du monde [*Weltgeist*, terme métaphysique dû à Hegel]. Dieu le veut. Pour notre salut, et pour le salut du monde⁸².

III. L'INFLUENCE DE PLENGE

Le livre issu de la série de conférences, tiré d'abord à 5000 exemplaires, est rapidement vendu, suivi d'une réédition augmentée dès 1915. Plenge, pourtant nettement plus jeune que la plupart des ténors de la *geistige Kriegsführung* (la guerre des esprits)⁸³, oriente le débat en imposant le slogan des « idées de 1914 ». Cependant, il convient de relativiser tous ces débats autour du « socialisme de guerre », menés dans les pages des journaux bourgeois ou des publications universitaires (III.1). Ils ressemblent à une musique de fond qui accompagne le bruit des canons : la réflexion sur l'économie de guerre est nécessaire, mais, loin d'être une matrice conceptuelle⁸⁴, elle suit l'évolution de la réalité et ne peut la cerner que difficilement. Ces réserves posées, on constate que Plenge touche un large public⁸⁵. Au-delà de l'accueil immédiat

80 Plenge (1915-1, p. 190).

81 « L'âme allemande guérira le monde ». L'empereur utilise cette formule dans un discours du 1^{er} août 1907, et cela devient rapidement un slogan de la droite nationaliste. L'origine de la formule revient au poète Emmanuel Geibel, dont le poème « *Deutschlands Beruf* » de 1861 n'est pas du tout nationaliste, plutôt d'inspiration pacifiste.

82 Plenge (1915-1, p. 202).

83 Hoeres (2004, p. 118).

84 Krüger (1983, p. 247).

85 Bahr (1917, p. 203-220). « Ainsi, le thème de Plenge, les "idées de 1914", fut repris à son compte d'abord par Kjellen, ensuite par Troeltsch, ensuite rapidement par les journaux,

réservé à ses écrits des années de guerre sur la marche vers le socialisme, on peut s'interroger enfin sur l'influence de Plenge sur des courants de pensées contemporains, le nazisme et le bolchévisme, qui s'appuient sur des concepts qui semblent proches, au moins en apparence, de l'idée de socialisme national (III.2).

III.1. RÉCEPTION ET DÉBAT DANS LES MILIEUX INTELLECTUELS

En novembre 1915 est fondée la *Deutsche Gesellschaft von 1914* (Société allemande de 1914), un club politique qui réunit les élites du pays afin de réfléchir à la suite à donner aux « idées de 1914 ». Plenge, encouragé par le succès, continue à développer ses concepts – même s'il faut constater qu'il a aussi tendance à les affadir. En automne 1915, il récidive avec la *Kriegsvorlesung*, une nouvelle série de conférences universitaires publiées dans la foulée. C'est ici qu'apparaît pour la première fois sous sa plume le concept d'un « socialisme national ».

Après la guerre, la vie de l'économie, ce sera le socialisme. Du point de vue de sa constitution extérieure, un socialisme national, car la nation rassemblera ainsi ses forces économiques. Du point de vue de son caractère intérieur, un patriotisme social⁸⁶.

Plenge n'est certes pas l'inventeur du concept. La paternité en revient à Friedrich Naumann, pasteur et essayiste, à l'origine de la fondation en 1896 du *Nationalsozialer Verein*, un parti politique créé pour lutter pour une réforme sociale et une démocratisation de l'Allemagne. Naumann, influencé par les idées de Max Weber et auteur en 1897 d'un « catéchisme national-social », prône un « socialisme national sur des fondements chrétiens » (*nationaler Sozialismus auf christlicher Grundlage*)⁸⁷. Mais ici encore, Plenge, avec l'habileté qui le caractérise, va reprendre le terme, le transformer en slogan (*Schlagwort*) et l'introduire dans le débat.

Évidemment, Plenge rencontre aussi la critique. Un éditorial de la *Frankfurter Zeitung* pour Noël 1915, signé Robert Drill et qui dénote

transformé, prolongé, développé, émoussé, approfondi, renforcé, modéré ou modulé, varié, mais aussi galvaudé et usé, jusqu'à ce que, à moitié effacé et à peine reconnaissable, il devint l'un de ces futiles slogans ».

86 Plenge (1915-2, p. 26).

87 À ce propos, voir Fehlberg (2012).

d'une influence des « néo-kantiens⁸⁸ », considère les « idées de 1914 » comme « un cliché de plus ». L'idée de la souveraineté populaire, que Kant avait considérée comme centrale dans la Révolution française de 1789, ne serait pas l'opposé de l'organisation, mais son corollaire nécessaire⁸⁹. Plenge réagit par un essai polémique – ce sera « 1789 et 1914⁹⁰ » – en attaquant les « fanatiques de Kant » de la *Frankfurter Zeitung* qui auraient depuis des années érigé Kant comme « saint-patron du libéralisme bourgeois⁹¹ ». Plenge, non sans être influencé par le marxisme, identifie 1789 comme la Révolution bourgeoise et libérale, qui aurait ouvert l'époque du capitalisme, époque qui se serait terminée en 1914. Les idées de 1789, que Plenge assimile au libéralisme bourgeois et dont la forme politique serait la démocratie et le parlementarisme, menaceraient de détruire toute la vie culturelle allemande : Kant lui-même en aurait été insatisfait – la liberté de 1789 serait finalement « l'idée d'une liberté abstraite des volontés individuelles, atomisées et vides⁹² ». Plenge y oppose la « liberté allemande ». Mais il constate aussi que la réalité après deux ans de guerre est souvent en deçà de ses visions. L'idée de l'organisation aurait pâti de l'incompréhension bureaucratique et du pouvoir des intérêts égoïstes. Le Gouvernement et les partis n'auraient pas encore appris la leçon, « à la différence notable de l'aile droite de la social-démocratie ». Certains croiraient qu'on pouvait revenir à l'état d'avant-guerre, « pour peu que les partis extrêmes respectent enfin l'entente cordiale⁹³ ».

Du côté de la social-démocratie justement, l'accueil est mitigé, du moins en ce qui concerne les voix issues du courant majoritaire. Le journal *Neue Zeit* (Temps nouveau) considère que les « idées de 1914 » ne seraient qu'un avatar des idées de 1789, « modernisées » et teintées aux couleurs de la Prusse - non pas du « socialisme », mais relevant de l'idéologie de guerre bourgeoise, un « accompagnement du militarisme⁹⁴ ». Plus favorable est la critique dans les *Sozialistische Monatshefte* : Plenge

88 À propos des différents courants dans la pensée allemande avant 1914, dont le courant « néo-Kantien » (*Neukantianer*), voir Hoeres (2004, p. 41-64).

89 Krüger (1983, p. 194). FZ, Jg. 60, 1915, Nr. 356 v. 24.12.1915.

90 Plenge (1916).

91 Plenge, (1916, p. 28).

92 Plenge, 1(916, p. 9 ; voir également p. 6 et p. 21).

93 Plenge & Bahr (1919, p. 84). Plenge, 1916, p. 162).

94 Krüger (1983, p. 198).

serait « exempt de préjugés bourgeois » – le courant révisionniste de la social-démocratie ne perçoit pas ce que le « socialisme » de Plenge doit au conservatisme⁹⁵.

Débat, critiques, mais globalement un accueil plutôt bienveillant : il en est de même du côté des confrères économistes, tous plus ou moins liés à l'école historique. Ainsi, Plenge reçoit, peut-être à sa propre surprise, un accueil favorable de la part de Schmoller, dont il avait toujours publiquement contesté la pensée. Schmoller publie dans son *Jahrbuch*⁹⁶ une controverse entre Plenge et Strecker⁹⁷ et, dans la postface, trouve des parallèles entre lui-même et Plenge.

Les idées de Plenge sur le « socialisme intérieur » sont tout de même très proches de mes propres positions. J'éprouve une certaine satisfaction de voir qu'un homme qui a fréquemment emprunté des chemins bien éloignés de mes propres idées est arrivé au cours de son évolution à des résultats bien semblables. Face au renouveau dans l'économie nationale allemande de la pensée de Manchester [*Neumanchestertum*]⁹⁸, qui se manifeste au grand jour et sous des déguisements les plus étranges, se dressent spontanément de nouvelles digues. à mon âge avancé, c'est une consolation de pouvoir observer cela⁹⁹.

Mais la nouvelle sympathie n'est pas illimitée. Si Plenge est pour Schmoller « un grand talent et un homme d'une culture complète », il le traite aussi en privé de « querelleur » (*Krakeeler*) qui n'aurait pas encore fait ses preuves¹⁰⁰. Max Weber, qui avait généralement une haute opinion de Plenge – il l'avait considéré comme « le plus intelligent » de sa génération¹⁰¹ – réfute les idées de Plenge assez brusquement, sans toutefois le nommer. Pour Weber, « 1789 et 1914 », c'est de la « littérature ».

Cependant, le snobisme typique de nombreux littérateurs (même de littérateurs assez intelligents) trouve ces problèmes prosaïques de réforme parlementaire

95 *Ibid.*

96 Les *Jahrbücher für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich*, dont l'éditeur était depuis 1877 Gustav von Schmoller, s'appelaient depuis 1913 officiellement *Schmollers Jahrbuch* et étaient des décennies durant l'une des publications les plus importantes des économistes allemands. Le périodique existe toujours, depuis 2016 sous l'appellation de *Schmollers Jahrbuch-Journal of Contextual Economics*.

97 Plenge & Strecker (1919).

98 Expression péjorative pour désigner le libéralisme.

99 *Ibid.*, p. 36.

100 Krüger (1983, p. 200). BA, NI 1/58, fol. 59, *Schmoller an Brentano am 4.10.1915*.

101 Bruhns (2014, p. 37, note 84).

et des partis d'une banalité insupportable : ce ne seraient que « des questions techniques d'un jour », par rapport à maintes spéculations sur les « idées de 1914 » ou le « vrai socialisme », ou d'autres intérêts littéraires semblables¹⁰².

Construire une opposition entre la conception d'État « allemande » et celle de l'Europe de l'ouest, comme le fait Plenge dans « 1789 et 1914 », relève pour Weber du « bavardage vaniteux ».

Celui qui, pour des raisons qui relèvent de ses croyances ultimes, pose toute forme de pouvoir autoritaire *per se* au-dessus de l'intérêt politique de la nation – qu'il l'assume. Il est irréfutable. Mais qu'on ne nous envahisse pas à la place de bavardage vaniteux sur l'opposition entre une conception « allemande » de l'État et celle de l'Europe occidentale¹⁰³.

C'est Plenge qui, quelque temps plus tard, mènera une rude attaque contre son ancien mentor. Dans une lettre, il lui reproche d'être resté attaché « aveuglément à une valeur de jeunesse périmée », le parlementarisme¹⁰⁴.

Un propagandiste efficace des idées de Plenge sera le théologien et sociologue Ernst Troeltsch. C'est lui qui fera pour les *Annalen für soziale Politik und Gesetzgebung* (« Annales de politique sociale et législation », un périodique de l'aile révisionniste de la social-démocratie) un compte rendu exhaustif et élogieux de « 1789 et 1914 », suite aux refus de Ferdinand Tönnies, sociologue et économiste, et d'Adolf Weber, économiste et frère de Max, de traiter l'ouvrage¹⁰⁵. Pour Troeltsch, le vrai apport de Plenge serait de faire ressortir « l'idée d'un ensemble national qui transcende les individus », sur la base empirique d'une nouvelle relation entre l'État et l'économie. Plenge éviterait le piège de la sur-organisation d'un Rathenau ou d'un von Moellendorff et laisserait de l'espace aux individus, qui, dans sa conception, seraient « associés dans une activité libre et joyeuse¹⁰⁶ ». Par la suite, Troeltsch va s'approprier les idées de Plenge et les propager : l'opposition entre « sens commun allemand » et « civilisation démocratique occidentale », « culture » allemande versus

102 Weber (2015, p. 260). Voir aussi Krüger (1983, p. 206).

103 Weber (2015, p. 128).

104 Krüger (1983, p. 206). UB Bl, Nl Plenge, *Plenge an M. Weber am 30.8.1917*.

105 Krüger (1983, p. 202, note 123). Tönnies n'éprouve qu'une « faible sympathie » pour le livre, et l'habitude de Plenge de s'auto-citer l'incommode. Pour Adolf Weber, les idées de Plenge sont un « socialisme d'État poussé à l'extrême ».

106 Krüger (1983, p. 202). Troeltsch (1917, p. 313).

« civilisation » occidentale, « conception occidentale » de l'État versus conception allemande. Face à la « liberté occidentale » des Français, Anglais et Américains se trouverait une « idée allemande de liberté », caractérisée par la volonté d'organisation et la conscience de chacun de son devoir vis-à-vis de la communauté, tandis que l'individu s'épanouirait en Allemagne surtout en cultivant ses dons et capacités, par le biais de la *Bildung* : « Socialisme d'État, individualisme culturel¹⁰⁷ ! » En mars 1916, devant la « Société allemande de 1914 » à Berlin, Troeltsch rencontre un vif succès. Max Weber assiste à l'exposé et le commente dans une lettre à sa femme : « les personnes intelligentes étaient déçues¹⁰⁸ ».

La réception de Plenge dépasse les limites de son propre milieu d'universitaires bourgeois pour influencer des représentants du mouvement ouvrier. Alors qu'il avait fait l'éloge de l'aile droite de la social-démocratie, il trouvera paradoxalement des alliés au sein de cette dernière surtout parmi des transfuges de l'aile gauche : le « groupe Lensch-Cunow-Haenisch ». Cette fraction du SPD, dont les figures de proue sont les députés et journalistes Paul Lensch, Konrad Haenisch¹⁰⁹, Heinrich Cunow et Ernst Heilmann, avait été profondément ébranlée par l'effondrement en 1914 de l'Internationale socialiste. Députés au *Reichstag*, ils avaient voté contre les crédits de guerre, espérant jusqu'au bout pouvoir éviter le conflit armé. Ensuite, ils étaient devenus les plus ardents partisans d'une victoire allemande. De leur propre point de vue, ils n'avaient pourtant pas rejoint le camp réformiste, mais cherchaient, face aux décombres de l'Internationale socialiste, une nouvelle conception révolutionnaire¹¹⁰. Le point d'ancrage de la nouvelle théorie est une notion d'impérialisme qui se réclame du marxisme. La guerre, conséquence de l'impérialisme, aurait déclenché une révolution « face à laquelle la "grande" Révolution française n'était qu'un caquetement dans un poulailler. » L'Angleterre, pays du capitalisme non organisé et déliquescents, menacée par le capitalisme allemand organisé et plus moderne, aurait été obligée de provoquer la

107 Krüger (1983, p. 204) ; Troeltsch (1925, p. 103). à propos de la pensée de Troeltsch et de sa réception pendant la guerre, voir Hoeres (2004, p. 262-275).

108 Krüger (1983, p. 203-204). ZStA II, Rep. 92/Weber, Nr. 30/2, Bl. 75, *M. Weber an seine Frau Marianne am 22.3.1916* (AS).

109 Suite à la Révolution de novembre 1918, Haenisch sera au début des années 20 le Ministre de l'éducation du Gouvernement SPD de la Prusse. C'est avec son aide, notamment financière, que Plenge pourra fonder son propre institut de recherche. Haenisch démissionne en 1921, et Plenge perd son institut en 1923. Krüger (1983, p. 24).

110 Krüger, (1983, p. 219-220). Voir aussi Scharlau & Zeman (1964).

guerre afin de sauver sa domination mondiale et donc celle du capitalisme classique. Avec la victoire de l'Allemagne gagnerait le « capitalisme organisé », dernière étape avant le socialisme¹¹¹.

Lensch, Cunow et Haenisch partagent avec Plenge la distance vis-à-vis du parlementarisme ainsi que le désir d'un État fort. Arrivant pour ainsi dire en sens opposé, ils rejoignent les positions de Plenge en développant leur thèse du « socialisme de guerre ». La guerre aurait amené une transformation de l'ordre économique dans la direction du socialisme - « même des économistes bourgeois réputés » auraient dû l'admettre, selon Haenisch¹¹². Le groupe se dotera de son propre journal, *Die Glocke* (« La cloche »), fondé en 1915 à Munich par Alexander Parvus¹¹³, qui paraîtra d'abord à un rythme bi-hebdomadaire, puis hebdomadaire. Par l'intermédiaire de Lensch, lui-même docteur en économie nationale, Plenge en deviendra un collaborateur régulier¹¹⁴.

III.2. PLENGE, PRÉCURSEUR DU NATIONAL-SOCIALISME OU DU BOLCHÉVISME ?

En 1933, Plenge semble avoir espéré un temps une tardive consécration. Ses tentatives pour être reconnu par les nazis comme leur « grand-père spirituel » ont quelque chose de désespéré. Il multiplie les démarches, envoie des lettres tous azimuts, publie des correspondances privées, sans demander l'autorisation de ses correspondants, tantôt pour prouver qu'il a toujours été du « bon » côté (celui des nazis et de leurs prédécesseurs)¹¹⁵,

111 Krüger (1983, p. 221). Lensch (1917).

112 Krüger (1983, p. 220). Le social-démocrate autrichien Karl Renner, un proche du groupe (futur premier chancelier de l'Autriche tronquée de 1919, puis une nouvelle fois en 1945), ira encore plus loin avec sa vision du capitalisme qui serait progressivement transformé par l'État, considéré comme neutre vis-à-vis des conflits de classe (Krüger 1983, p. 221).

113 Alexander Parvus, né sous le nom de Israel Lazarevitch Helphand en 1867 en Biélorussie, était un révolutionnaire russe un temps proche des mencheviks, puis, après son installation en Allemagne, dans les années 1890, un cadre du mouvement social-démocrate allemand. Il aurait développé avec Trotski le concept de la « révolution permanente », et est surtout passé à la postérité pour avoir organisé en 1917 pour le compte du Gouvernement allemand le rapatriement de Lénine en Russie.

114 La série d'articles publiés en 1917 dans la *Glocke* sous le titre « Révolutionner les révolutionnaires » paraîtra l'année suivante sous forme d'un livre. Plenge (1918). Plenge y développe et vulgarise ses idées d'un « nouveau socialisme » explicitement détaché des idées de Marx et Engels.

115 Plenge (1935-1). Démarche presque pathétique, il publie aussi les documents prouvant ses tentatives d'adhérer à une organisation d'extrême droite, le « *Bund Schlageter* », du nom

tantôt qu'il n'a jamais été du « mauvais » (la gauche)¹¹⁶. Mais il se heurte généralement à une fin de non-recevoir, voire pire. Pour les nazis, il est juste l'un de ces opportunistes qui veulent prendre le train en marche : « Où étiez-vous quand Adolf Hitler avait besoin du soutien du monde universitaire ? Tout de même pas chez nous autres nationaux-socialistes ? », lui écrit fin 1934 le chef du service de presse du NSDAP, Otto Dietrich¹¹⁷. Sombart, à qui Plenge fait part de son dépit, le console dans une lettre de septembre 1933 :

En ce qui concerne votre revendication de la paternité du national-socialisme, d'autres sont dans la même situation. Ainsi, moi aussi, j'ai conscience d'avoir défendu depuis longtemps de nombreuses idées qui agitent la politique actuelle. [...] Mais on ne veut pas de pères spirituels. Toutes les pensées commencent avec l'an I de la « révolution nationale ». [...] dites-vous que nous n'avons pas écrit pour le jour, mais pour le siècle. Si actuellement, pour les enfants spirituels, vaut le principe : « la recherche de la paternité est interdite », [en français dans le texte], cela est beaucoup moins grave que dans un procès pour des pensions alimentaires. Laissons grandir activement nos petits-enfants, et intéressons-nous tout au plus un peu à leur éducation¹¹⁸.

Mais il est douteux que ces paroles bien intentionnées aient pu consoler Plenge lorsqu'en 1935 il est brutalement écarté de l'université par le pouvoir nazi, peu réceptif au paternalisme et à l'éducation.

Les « idées de 1914 », le socialisme de guerre, mais aussi les idées de *Gemeinwirtschaft* (social economy), la recherche d'une synthèse de socialisme et nationalisme entreprise par des universitaires comme par certains courants de la social-démocratie ont incontestablement nourri, sinon la pratique de la politique économique nazie, du moins son discours. La liste de ceux qui ont fourni des idées au « conservatisme révolutionnaire » des années 20, qui à son tour sera l'un des terroirs du nazisme, est donc longue¹¹⁹. Et si on peut y faire figurer Plenge, y figurent aussi Rathenau, l'industriel juif, von Moellendorff, l'aristocrate prussien, ou encore un

d'un martyr nazi, Albert Schlageter, fusillé par l'armée française pour avoir commis des attentats lors de l'occupation de la Ruhr en 1923 (Plenge, 1935-2).

116 Krüger (1983, p. 239). Plenge, 1935-3.

117 Krüger (1983, p. 239). UB Bl, NI Plenge, *Dietrich an Plenge am 7.11.1934*.

118 Krüger (1983, p. 239-240). UB Bl, NI Plenge, *Sombart an Plenge am 24.9.1933*.

119 Voir Mohler (1999); Greiffenhagen (1985) et Krüger (1983, p. 232, note 4), à propos de l'économiste Schulze-Gävernitz qui voit Rathenau comme national-socialiste et précurseur d'Hitler (BA/MA, N 523/v.20).

Edgar Jaffé, *Kathedersozialist*, lui aussi d'origine juive. Krüger voit Plenge comme un passeur idéologique entre le conservatisme du XIX^e siècle et ce qu'il appelle le « pré-fascisme » des années 20. Il entend par cela « tous ces idéologues et mouvement néo-conservateurs, qui anticiperont après la première guerre mondiale des éléments essentiels de l'idéologie fasciste, sans être pour autant à proprement parler des propagandistes nazis¹²⁰ ». Parmi eux figure à une place prééminente Oswald Spengler, philosophe et essayiste, auteur, outre son *opus* majeur sur *Le Déclin de l'Occident* (rédigé avant la guerre, mais publié seulement en 1918), de « Prussianité et socialisme » (*Preußentum und Sozialismus*, 1920). On y retrouve comme un écho des idées de Plenge : une opposition entre les « valeurs prussiennes » (devoir - ordre - légitimité) et les « valeurs occidentales » (liberté - égalité - fraternité), ainsi que le thème d'un « socialisme allemand » (une synthèse de socialisme et conservatisme). Lors de la parution du *Déclin de l'Occident* (*Der Untergang des Abendlandes*) qui fut un *bestseller* après la guerre en Allemagne et traduit dans plusieurs langues, Plenge critique la construction historique du livre comme « superficielle et floue¹²¹ ». Dans sa thèse soutenue avec Plenge en 1924 à Münster, Heinrich König (« La nouvelle Allemagne et le socialisme prussien ») constate cependant que seule restera une « critique acerbe de la Révolution de novembre » si on soustrait de *Preußentum und Sozialismus* ce que Spengler doit à Lensch, Plenge et Sombart¹²².

Arthur Möller van den Bruck, historien, écrivain et fondateur en 1919 du « J-Club », un cercle de réflexion du courant « Jeune conservateur », à la fois hostile au communisme et au libéralisme, était après 1933 revendiqué par les nazis comme l'un des leurs (il était mort en 1925), du fait de son ouvrage *Das dritte Reich*, paru en 1923, qui devait initialement s'appeler « Le troisième parti ». Dans une lettre de septembre 1918, il remercie Plenge pour ses livres. En dépit de quelques divergences, Plenge lui aurait fait comprendre qu'il était impossible de concilier conservatisme et libéralisme, ou socialisme et libéralisme, alors qu'il était tout à fait possible de concilier conservatisme et socialisme¹²³. Pendant la deuxième partie de la guerre ou juste après, Plenge est également en contact avec

120 Krüger (1983, p. 24).

121 Krüger (1983, p. 232). UB Bl, NI Plenge, hs. Manuskript : *Der Untergang des Abendlandes*.

122 Krüger (1983, p. 232).

123 Krüger (1983, p. 232). L'idée de cette synthèse est centrale dans *Das dritte Reich*. Plenge publiera cette correspondance en 1935 pour prouver sa « paternité spirituelle ».

des personnalités qui feront ensuite une carrière sous le III^e Reich. On peut nommer un certain Ernst Krieck, instituteur du pays de Bade, qui sera considéré après 1933 comme le chef de file des Sciences de l'éducation et de la pédagogie nazies. Krieck gravitera un temps parmi les révolutionnaires de novembre 1918, et mettra ensuite ses espoirs, rapidement déçus, dans la République de Weimar (il n'adhère au parti nazi qu'en 1931/32)¹²⁴. Krieck et Plenge n'ont été en contact qu'en 1917-1918, et bien que Max Weber ait reproché à Krieck d'être « intellectuellement dépendant de Plenge », il semble douteux de considérer avec Krüger que « Krieck et Stadler incarnent la continuité des idéologèmes de la période de la guerre en passant par le pré-fascisme jusqu'au fascisme¹²⁵ ».

Müller considère l'idée d'une « continuité Plenge-Hitler » comme simpliste et mécanique. Plenge serait un personnage par trop singulier, et en même temps un penseur trop peu important, pour le voir comme un inspirateur et suivre les traces de la réception de ses idées¹²⁶. En revanche, il serait un exemple de choix pour étudier « à quel degré d'extravagance a pu s'élever la pensée allemande » à son époque¹²⁷. Ce serait justement en examinant « les lois intérieures de la perception politique allemande » que l'on pourrait découvrir les racines fondamentales de l'idéologie nazie, et pour cela il serait utile de mettre à nu la figure spirituelle et intellectuelle de l'opposition de 1789 et 1914¹²⁸. Plenge se serait certes opposé au libéralisme et à l'introduction en Allemagne du régime parlementaire, ainsi qu'à l'idée de l'État de droit démocratique, mais il aurait toujours eu conscience de la nécessité d'intégrer dans la Nation et l'État la classe ouvrière et son mouvement politique¹²⁹.

Peut-être sur la base de ce constat, on rencontre quelquefois, notamment dans la littérature anglo-saxonne, l'idée d'une ligne de continuités de Plenge à Lénine¹³⁰. Déjà certains contemporains voyaient des parallèles

124 Krüger (1983, p. 236-237).

125 Krüger (1983, p. 239). Il s'agit d'Eduard Stadler, propagandiste d'un « socialisme national » au cours des années 20 et ensuite député NSDAP. Stadler avait cherché le contact avec Plenge et revendiqué son influence, mais Plenge s'était montré très distant et critique.

126 Müller (2001, p. 13). Plenge « *schliesst eine breiter angelegte Rezeptionsgeschichte aus* ».

127 *Ibid.*, Plenge ein Beispiel für die « *Verstiegenheit* » des deutschsprachigen Denkens.

128 *Ibid.*, « *die inneren Gesetzmäßigkeiten der deutschen politischen Wahrnehmung* ».

129 Müller (2001, p. 14).

130 Par exemple chez Hicks (2011) ou Jessop & Malcolm-Brown (1990).

entre Plenge et les communistes russes. Ainsi Otto Bauer, le fondateur de l'austro-marxisme, qui en 1920 constatait une « parenté profonde » entre le bolchevisme et le « socialisme prussien » des Plenge, Spengler et Lensch : les deux partageraient notamment « la foi superstitieuse en le pouvoir et l'omnipotence de l'État¹³¹ ». En la personne d'Alexander Parvus, que tous les deux connaissaient, existait un « lien physique » entre Lénine et Plenge. Lénine, bien qu'il ait éprouvé peu de sympathie pour le personnage, a suivi de son exil zurichois les activités de Parvus à Munich, notamment le journal *Die Glocke*. Cela ressort clairement d'un article rédigé en novembre 1915 et publié un an plus tard dans le périodique *Sotsial-Demokrat*¹³². Lénine est particulièrement peu tendre avec Parvus, traité d'« aventurier », et, dans la foulée, règle leur compte à Lensch, Haenisch et Grunwald, les « sociaux-patriotes allemands¹³³ ». Il semble donc vraisemblable que Lénine ait pu lire les articles que Plenge publie dans la *Glocke* en 1917¹³⁴.

Cela semble d'autant plus plausible que l'on sait des carnets de notes de Lénine qu'il a lu en 1916 deux ouvrages de Plenge¹³⁵. Dès 1913, il avait découvert ce dernier par le biais d'un compte rendu (peu favorable) qu'Otto Bauer avait fait de *Marx und Hegel*¹³⁶. Ensuite, en 1916, on trouve ce titre ainsi que celui sur la politique de l'escompte dans le registre des livres qu'il a empruntés à la Bibliothèque cantonale de Zurich¹³⁷. Dans les carnets de notes (« *notebook beta* ») de 1916, on trouve des notes d'une lecture approfondie de *Marx und Hegel*, probablement datant d'avant juin 1916. Lénine couvre plusieurs pages de citations de Plenge et les commente¹³⁸. Avec le langage acerbe qui le caractérise parfois, il rend compte de l'ouvrage de Plenge : « comment je, je, je “lis” Hegel et Marx ». « Plenge n'arrive pas à comprendre comment le “matérialisme” peut aller de pair avec *l'esprit révolutionnaire* (il appelle ce dernier “idéalisme” etc.) et se fâche à cause de son manque de compréhension !!! » – note Lénine

131 Bauer (1920, p. 356). Krüger (1983, p. 232, note 5).

132 *Sbornik Sotsial-Demokrata* était un périodique russe publié sous la supervision de Lénine par des socialistes russes exilés. Il n'a vu paraître que deux numéros, faute de crédits, en octobre et décembre 1916.

133 (1974, p. 421-422).

134 Plenge (1918).

135 Il s'agit de Plenge (1911) et Plenge (1913).

136 Lenin (1974, p. 397). Toutes les traductions à partir de l'anglais sont de l'auteur (C.E.).

137 Lenin (1976-3).

138 Lenin (1976-2, p. 390).

avec une délectation perceptible¹³⁹. Quand Plenge essaie de critiquer Marx, Lénine le qualifie d'« insensé¹⁴⁰ ». Un passage où Plenge considère que Marx a « le tempérament d'un fanatique » et de « tête brûlée » est ironiquement annoté : « c'est justement cela¹⁴¹ ». Lénine traite le livre de Plenge de « bon exemple de la manière dont les professeurs bourgeois vulgarisent les fondements théoriques du marxisme¹⁴² » pour conclure : « ce Plenge est un vulgarisateur extrême ; la valeur scientifique de ce livre de ragots est zéro¹⁴³ ».

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Lénine se montre réservé en lisant Plenge. Stephen Hicks a néanmoins pu affirmer que Lénine a été influencé par Plenge¹⁴⁴, par exemple dans son célèbre aphorisme de 1914 sur l'importance d'étudier Hegel pour comprendre Marx.

Il est impossible de comprendre complètement le *Capital* de Marx, et tout particulièrement son premier chapitre, sans avoir profondément étudié et compris l'ensemble de la logique hégélienne. Par conséquent, un demi-siècle plus tard, aucun des marxistes n'a encore compris Marx¹⁴⁵ !!

Rappelons à ce propos que cet aphorisme, que Hicks prend pour un alignement sur des positions de Plenge dans *Marx und Hegel*, est antérieur de deux ans à la lecture du livre par Lénine.

Il est généralement admis que l'expérience allemande ait eu une influence sur les modèles économiques mis en place par Lénine après la révolution d'octobre¹⁴⁶. Le 11 mars 1918, Lénine écrit en effet dans un article publié le lendemain par l'*Istvestia* :

Oui, apprendre des Allemands ! L'histoire avance en zigzag et par des chemins circulaires. Il se trouve alors que ce sont les Allemands qui personifient maintenant, outre un impérialisme brutal, les principes de discipline, d'organisation et de coopération harmonieuse sur la base d'une industrie moderne et mécanisée, ainsi qu'une comptabilité et un contrôle stricts. Et c'est justement ce qu'il nous faut. Et c'est justement ce que nous devons apprendre. C'est justement ce dont notre grande révolution a besoin afin de

139 *Ibid.*, p. 388.

140 *Ibid.*, p. 388.

141 *Ibid.*, p. 389.

142 *Ibid.*, p. 388.

143 *Ibid.*, p. 391.

144 Hicks (2011, p. 126, note 107).

145 Lenin (1976-1).

146 Henning (1993, p. 33).

passer de débuts triomphants, à travers une série d'épreuves sévères, vers son but triomphant. C'est justement ce qu'exige la République Soviétique russe afin de ne plus être misérable et impuissante, et pour devenir définitivement puissante et riche¹⁴⁷.

Certes, cette exaltation de l'organisation allemande n'est pas sans rappeler certaines idées chères à Plenge. Mais il s'agit tout au plus de parallèles, en aucun cas d'une quelconque influence. Ce que Lénine admire, ce sont les réalisations allemandes qui, rappelons-le, ne doivent rien à Plenge en particulier. Les bouleversements économiques sont la conséquence de la guerre et surtout des interventions de Rathenau. Plenge les suit, les commente, voire tente de les instrumentaliser au service de son ambition personnelle et de ce qu'on peut appeler son « modèle sociétal ». à ce stade de nos réflexions, la réponse à la question d'une hypothétique influence de la pensée et des concepts de Plenge sur l'organisation économique dans la Russie soviétique à ses débuts est simple : non.

CONCLUSION

Dans la trajectoire de Plenge comme dans ses écrits, on peut discerner des traits caractéristiques de son époque et de son pays, l'Allemagne en guerre. En cela, l'économiste et sociologue Johann Plenge, dans son désir de fournir des arguments à l'effort de guerre, dans son messianisme, dans sa recherche d'une « troisième voie », dans sa volonté d'avoir une prise sur le réel, est un personnage révélateur¹⁴⁸ de toute une génération d'universitaires et de penseurs, dont fait aussi partie Rathenau. Comme c'est le cas pour ce dernier, les idées et conceptions de Plenge sont pour l'essentiel en place dès l'avant-guerre¹⁴⁹. Plenge s'est confronté à Marx, en ayant pour cela recours à Hegel et aux traditions de l'idéalisme

147 Lenin (1972).

148 Au moment où nous mettons sous presse paraît en Allemagne une volumineuse thèse sur Plenge (Busch, 2019).

149 Bien que lui-même ait contesté être sous l'influence de Hegel, on a rattaché la pensée de Plenge au courant « néo-hégélien » (Krüger, 1983, p. 198, note 86 ; Müller, 2001, p. 35). On a aussi voulu y voir des traces d'influences « néo-kantiennes » (Müller, 2001, p. 34).

allemand, notamment à sa vision de l'État et de l'histoire. Économiste de formation, il a combiné cela à une forte dose de matérialisme et l'a mis au service de son ambition¹⁵⁰. Encore comme pour Rathenau, la situation de guerre lui a ouvert ensuite des possibilités pour tenter de mettre ses concepts à l'épreuve, voire de les réaliser. Seulement, si l'on le compare, là encore, à Rathenau, il réussit infiniment moins bien que ce dernier. Son œuvre, du moins la partie que nous avons étudiée ici, relève moins des sciences économiques et plutôt de la philosophie politique, voire du pamphlet, ce qui tient principalement à la volonté de Plenge de peser sur la sphère politique. Non sans raisons, on a reproché à Plenge d'avoir cessé d'agir en économiste sérieux au moment précis où il avait atteint la consécration universitaire¹⁵¹. Et déjà des contemporains (Max Weber, Otto Bauer, Lénine entre autres) avaient remarqué le vide conceptuel dans ses écrits. Au fond, après 1914, il s'est contenté d'exalter les prouesses organisationnelles de l'économie de guerre allemande, que le pays devait pour l'essentiel à Rathenau, qui à son tour s'était appuyé sur le « capitalisme organisé ».

Plenge a été incontestablement un inspirateur d'idées ou « d'idéologèmes » (Krüger) que l'on retrouvera ensuite dans le « pré-nazisme » ou dans le discours nazi lui-même. Mais là encore, il convient de ne pas surestimer son importance. Tout d'abord, il est loin d'être seul dans son cas¹⁵², ce qui tient pour une bonne partie au caractère profondément éclectique et hétéroclite du discours idéologique nazi. Plenge et d'autres ont formulé des slogans qui ont pu ensuite servir la propagande nazie dans ce qu'elle avait d'anti-capitaliste – rappelons au passage que l'anticapitalisme nazi s'est pour l'essentiel exercé sur le terrain de la rhétorique. Surtout, aucun déterminisme dans tout cela : ce qui vaut pour les nazis vaut également pour des pratiques directement issues de la *Novemberrevolution* ou des innovations de la République de Weimar¹⁵³. L'idéal d'une élite dont la légitimité serait

150 Müller (2001, p. 35).

151 Schäfers (1967, p. 8-9), qui considère qu'il est l'égal de Max Weber du point de vue du potentiel intellectuel, lui reproche toutefois d'avoir abandonné à partir de 1913 les règles et habitudes universitaires – la démarche scientifique, l'analyse et l'argumentation – en faveur de l'affirmation véhémement et de la polémique.

152 Ici encore, on constate un parallèle avec Rathenau, en tout cas si l'on suit l'avis de Hayek (1985, p. 126, déjà mentionné).

153 Krüger (1983, p. 249-250).

moins fondée par la démocratie que par sa formation et sa compétence, l'idéal d'un leadership bureaucratique, le rejet des intérêts concurrents caractéristiques du libéralisme et du jeu démocratique : autant que dans ce « pré-nazisme », on les retrouve dans la *Zentralarbeitsgemeinschaft*¹⁵⁴ de la République de Weimar ou dans le *Rat der Volksbeauftragten*¹⁵⁵ du pouvoir révolutionnaire.

L'exemple de Plenge illustre aussi toute l'ambivalence de l'universitaire qui essaye de peser sur la sphère publique. D'autres l'ont essayé avant lui, en Allemagne ou ailleurs, avec plus ou moins de succès, dont de nombreux *Kathedersozialisten*. On pense aussi à Max Weber. Mais Plenge n'avait probablement ni l'envergure de ce dernier, ni surtout son sens du recul et de la mesure. Sa démarche reste celle d'un opportuniste, il souffre de manière récurrente de pertes de réalisme et se met volontiers au service de tel ou tel courant, pour peu que cela lui permette d'exister. Du point de vue de l'histoire des idées, il est cependant difficile de le considérer comme un « fasciste, décisionniste ou conservateur¹⁵⁶ ». Sous l'aspect des continuités historiques, le jugement peut et doit être différent, car Plenge a joué un rôle de passeur entre le conservatisme du XIX^e siècle et la nébuleuse de la République de Weimar dont sortira le nazisme. Pour ce qui est finalement d'une hypothétique influence de la pensée de Plenge sur Lénine et les communistes russes, nous avons vu ce que Lénine pense de Plenge. Si par moments s'impose l'impression de « pensées parallèles » (Otto Bauer dès 1920), l'influence directe peut être exclue de bon cœur.

154 Alliance formelle entre les syndicats et les organisations patronales, fondée en novembre 1918 par les accords dits « *Stinnes-Legien* » (du nom des deux signataires).

155 Le « Conseil des fondés de pouvoir du peuple », issu de la Révolution de novembre 1918, était une émanation du pouvoir révolutionnaire qui surveillait jusqu'en février 1919 le Gouvernement.

156 Krüger (1983, p. 243).

BIBLIOGRAPHIE

- AFFLERBACH, Holger [1994], *Falkenbayn : Politisches Denken und Handeln im Kaiserreich*, München, Oldenbourg.
- ASMUSS, Burkhard [2014], « Die Kriegsrohstoffabteilung », in *LeMO-Lebendiges Museum online*, Deutsches Historisches Museum, <https://www.dhm.de/lemo/kapitel/erster-weltkrieg/industrie-und-wirtschaft/kriegsrohstoffabteilung.html> (consulté le 01/08/2020)
- BAHR, Hermann [1917], « Nationalismus », in *Hochland*, Jg. 14, 1917, Bd. 2, p. 257-269.
- BAUER, Otto [1920], « Bolschewismus oder Sozialdemokratie », in Otto BAUER, *Werke*, Bd. 2, Wien, 1976, p. 223-357.
- BESSLICH, Barbara [2000], *Wege in den « Kulturkrieg ». Zivilisationskrieg in Deutschland 1890-1914*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- BORCHARDT, Knut & CIPOLLA, Carlo M. (dir.) [1985], *Europäische Wirtschaftsgeschichte*, vol. 4, Stuttgart, UTB.
- BRETON, Yves [1988], « Les économistes français et les écoles historiques allemandes », *Histoire, économie et société*, 7^e année, N° 3, p. 399-417.
- BRÖMSEL, Sven & KÜPPERS, Patrick & al. (dir.) [2014], *Walter Rathenau im Netzwerk der Moderne*, Berlin, de Gruyter/Oldenbourg.
- BRUENDEL, Steffen [2003], *Volksgemeinschaft oder Volksstaat. Die « Ideen von 1914 » und die Neuordnung Deutschlands im Ersten Weltkrieg*, Berlin, Akademie-Verlag.
- BRUENDEL, Steffen [2004], « Die Geburt der „Volksgemeinschaft“ aus dem „Geist von 1914“ », in *Zeitgeschichte Online*, <https://zeitgeschichte-online.de/thema/die-geburt-der-volksgemeinschaft-aus-dem-geist-von-1914> (consulté le 01/07/2020)
- BRUENDEL, Steffen [2014], *Zeitenwende 1914. Künstler, Dichter und Denker im Ersten Weltkrieg*, München, Herbig.
- BRUHN Nils [2007], *Vom Kulturkritiker zum « Kulturkrieger » : Paul Natorps Weg in den « Krieg der Geister »*, Würzburg, Königshausen & Neumann.
- BRUHNS, Hinnerk [2014], *Max Weber und der Erste Weltkrieg*, Tübingen, Mohr Siebeck.
- BUSCH, Michael [2007], « Organisation durch Propaganda. Zur Begründung der Massenbeeinflussung bei Johann Plenge », in *Medien und Zeit. Kommunikation in Vergangenheit und Gegenwart*, Arbeitskreis für historische Kommunikationsforschung Wien, 22. Jhrgg., 2, p. 15-31.
- BUSCH, Michael [2019], *Der Gesellschaftsingenieur Johann Plenge (1874-1963)*, Münster, Aschendorf-Verlag.

- CHAGNON, Marie-Ève [2007], *Le Manifeste des 93 : La nature de la mobilisation intellectuelle allemande au déclenchement de la Grande Guerre (1914-1915)*, Montréal, Université du Québec.
- DELABAR, Walter [2016], « Walther Rathenaus Mobilmachung. Die Durchsetzung der Kriegswirtschaft im Ersten Weltkrieg », in BRITTNACHER, Hans Richard & VON DER LÜHE, Irmela (dir.) [2016], *Kriegstaumel und Pazifismus. Jüdische Intellektuelle im Ersten Weltkrieg*, Bern/Frankfurt a. M., Peter Lang, <https://literaturkritik.de/id/20164> (consulté le 01/06/2020).
- DOBB, Maurice [1973], *Organisierter Kapitalismus. Fünf Beiträge zur politischen Ökonomie*, Frankfurt, Suhrkamp.
- DUPEUX, Louis (dir.) [1992], *La révolution conservatrice allemande sous la République de Weimar*, Paris, Ed. Kimé.
- DUPEUX, Louis (dir.) [2001], *Aspects du fondamentalisme national en Allemagne de 1890 à 1945 : et essais complémentaires*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.
- ESPAHANGIZI, Kijan [2014], « Stofftrajektorien. Die kriegswirtschaftliche Mobilmachung des Rohstoffs Bor, 1914-1919, (oder was das Reagenzglas mit Sultan Tschair verbindet) », in ESPAHANGIZI, Kijan Malte & ORLAND, Barbara (dir.) [2014], *Stoffe in Bewegung. Beiträge zu einer Wissensgeschichte der materiellen Welt*, Zürich, Diaphanes, p. 173-207.
- FEHLBERG, Frank [2012], *Protestantismus und Nationaler Sozialismus. Liberale Theologie und politisches Denken um Friedrich Naumann*, Bonn/Berlin, Dietz.
- FELDMAN, Gerald D. [1985], *Armee, Industrie und Arbeiterschaft in Deutschland 1914 bis 1918*, Berlin/Bonn, Dietz.
- FICHTE, Johann Gottlieb [1800], *Der Geschlossene Handelsstaat*, en français sous le titre *L'État commercial fermé*, Lausanne, L'âge de l'homme, 1980.
- GOLDSCHMIDT Nils & HESSE Jan-Otmar [2012], « Eucken, Hayek, and the Road to Serfdom », *Freiburger Diskussionspapiere zur Ordnungsökonomik*, N° 12/4, University of Freiburg, Institute for Economic Research.
- GORGES, Irmela [2018], « The History of the *Verein für Socialpolitik* », in MOEBIUS, Stephan & PLONDER, Andrea (dir.) [2018], *Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*, Berlin, Springer, p. 791-808.
- GREIFFENHAGEN, Martin [1985], *Das Dilemma des Konservativismus in Deutschland*, Frankfurt, Suhrkamp.
- HAYEK, Friedrich August [1985], *La route de la servitude*, Paris, PUF.
- HENNING, Friedrich-Wilhelm [1993], *Das industrialisierte Deutschland 1914 bis 1992*, Paderborn, Schöningh.
- HICKS, Stephen R. C. [2011], *Explaining Postmodernism. Skepticism and Socialism from Rousseau to Foucault*, Loves Park (Illinois), Ockham's Razor Publishing.
- HOERES, Peter [2004], *Krieg der Philosophen, Die deutsche und die britische Philosophie im Ersten Weltkrieg*, Paderborn, Schöningh.

- HUHN, Willy [1933], « Die Ideen von 1914 und die Folgen », in HUHN, Willy [2003], *Der Etatismus der Sozialdemokratie. Zur Vorgeschichte des Nazifaschismus*, Freiburg [Breisgau], Ca-ira-Verlag.
- JESSOP, Bob & MALCOLM-BROWN, Charlie [1990], *Karl Marx's Social and Political Thought : Critical Assessments*, vol. 1, *Marx's life and theoretical development*, London, Routledge.
- JOHANN, Ernst (dir.) [1966], *Reden des Kaisers : Ansprachen, Predigten und Trinksprüche Wilhelms II*, München, dtv.
- KRÜGER, Dieter [1983], *Nationalökonomien im wilhelminischen Deutschland*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- LENIN, V. I. [1972], « The Chief Task of Our Day », *Izvestia VTsIK*, N° 46, March 12, 1918, *Lenin Collected Works*, 4th English Edition, vol. 27, Moscow, Progress Publishers, p. 159-163.
<https://www.marxists.org/archive/lenin/works/1918/mar/11.htm> (consulté le 01/08/2020).
- LENIN, V. I. [1974], *Lenin Collected Works*, vol. 21, Moscow, Progress Publishers 1974, <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/1916/jun/x01.htm> (consulté le 01/08/2020).
- LENIN, V. I. [1976-1], « Conspectus on Hegel's Book "The Science of Logic" », *Lenin Collected Works*, Moscow, Progress Publishers, vol. 38, p. 180, <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/cw/pdf/lenin-cw-vol-38.pdf> (consulté le 01/08/2020).
- LENIN, V. I. [1976-2], « Notebook beta », *Lenin Collected Works*, vol. 38, Moscow, Progress Publishers, p. 388-391, <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/cw/pdf/lenin-cw-vol-38.pdf> (consulté le 01/08/2020).
- LENIN, V. I. [1976-3], « Notebook alpha », *Lenin Collected Works*, vol. 39, Moscow, Progress Publishers, p. 29-73, <https://www.marxists.org/archive/lenin/works/1916/ni-alpha/sref042.htm> (consulté le 01/08/2020).
- LENSCH, Paul [1917], « Die deutsche Revolution », in *DG*, Jg. 3, 1917, Bd. 1, S. 601-609.
- MERLIO Gilbert [2003], « Y a-t-il eu une "Révolution conservatrice" sous la République de Weimar ? », *Revue française d'histoire des idées politiques*, N° 17, p. 123-141.
- MOHLER, Armin [1999], *Die Konservative Revolution in Deutschland*, Graz, Stocker.
- MOMMSEN, WOLFGANG [1978], « Der deutsche Liberalismus zwischen „klassenloser Bürgergesellschaft“ und „Organisiertem Kapitalismus“ », *Geschichte und Gesellschaft* 4, 1978, p. 77-90.
- MÜLLER, Joachim [2001], *Die « Ideen von 1914 » bei Johann Plenge und in der zeitgenössischen Diskussion. Ein Beitrag zur Ideengeschichte des Ersten Weltkrieges*, Neuried, Ars Una.

- NAUMANN, Friedrich [1906], *Neudeutsche Wirtschaftspolitik*, Berlin, Buchverlag der Hilfe, https://reader.digitale-sammlungen.de/de/fs1/object/display/bsb11124032_00005.html (consulté le 01/08/2020).
- NIPPERDEY, Thomas [1979], « Organisierter Kapitalismus, Verbände und die Krise des Kaiserreichs », *Geschichte und Gesellschaft* 5, p. 418-433.
- NIPPERDEY, Thomas [1990], *Deutsche Geschichte 1866-1918, Bd. I, Arbeitswelt und Bürgergeist*, München, Beck.
- PLENGE, Johann [1911], *Marx und Hegel*, Tübingen, Laupp.
- PLENGE, Johann [1913], *Von der Diskontpolitik zur Herrschaft über den Geldmarkt*, Berlin, Springer.
- PLENGE, Johann [1915-1], *Der Krieg und die Volkswirtschaft*, Münster, Borgmeyer.
- PLENGE, Johann [1915-2], *Eine Kriegsvorlesung über die Volkswirtschaft : Das Zeitalter der Volksgenossenschaft*, Berlin, Springer.
- PLENGE, Johann [1916], *1789 und 1914. Die symbolischen Jahre in der Geschichte des politischen Geistes*, Berlin, Springer.
- PLENGE, Johann [1918], *Die Revolutionierung der Revolutionäre*, Leipzig, Der Neue Geist, <https://archive.org/details/dierevolutionier00plen/page/n1> (consulté le 01/08/2020).
- PLENGE, Johann [1919], *Zur Vertiefung des Sozialismus*, Berlin, Der Neue Geist, <https://archive.org/details/zurvertiefungde00plengooog/page/n7> (consulté le 01/08/2020).
- PLENGE, Johann [1935-1], *Möller v. d. Brucks Bekehrung zur Idee. Unser Briefwechsel vom September 1918*, Münster.
- PLENGE, Johann [1935-2], *Als Handschrift für Gesinnungsgenossen : Meine Anmeldung zum Bund Schlageter e.V.*, Münster.
- PLENGE, Johann [1935-3], *Aus den Umsturztagen 1918/19. Aus meinem Briefwechsel mit Konrad Haenisch*, Münster.
- PLENGE, Johann & BAHR, Hermann [1919], « Um die Ideen von 1914. Eine Erörterung ohne Unparteiischen », in PLENGE, Johann [1919], *Zur Vertiefung des Sozialismus*, Berlin, Der Neue Geist, p. 38-89, <https://archive.org/details/zurvertiefungde00plengooog/page/n7> (consulté le 01/08/2020).
- PLENGE, Johann & STRECKER, Arthur [1919], « Individualismus und Sozialismus. Ein Streitfall zwischen Arthur Strecker und Johann Plenge mit einem Nachwort von Gustav Schmoller » in PLENGE, Johann [1919], *Zur Vertiefung des Sozialismus*, Berlin, Der Neue Geist, p. 3-36.
- RATHENAU, Walther [1915], *Deutschlands Rohstoffversorgung* (Vortrag gehalten in der « Deutschen Gesellschaft 1914 » am 20. Dezember 1915), Berlin 1917, <http://www.ub.uni-koeln.de/cdm/ref/collection/dirksen/id/362409> (consulté le 01/08/2020).

- RATHENAU, Walther [1918], *Von kommenden Dingen*, in *Gesammelte Schriften in sechs Bänden*, Berlin, Fischer.
- RATHENAU, Walther [1967], *Tagebuch 1907-1922*, Düsseldorf, Droste.
- REHEIS, Fritz [1991], « „Bierbank“ versus „Kathedern“. Zur Abgrenzung von Marxismus und Kathedersozialismus am Beispiel Gustav Schmollers », *Zeitschrift für Wirtschafts- und Sozialwissenschaften*, vol. 3, p. 437-455.
- ROLFFS, Ernst [1914], « Der Geist von 1914 », *Preußische Jahrbücher*, N° 158, Heft 3.
- SACCONI, Carlo Luigi [2015], *Il Capitale-Piano, da Rathenau a Lenina, l'economia di guerra come modello di governo dell'economia*, Centro Essad Bey.
- SCHÄPFERS, Bernhard (dir.) [1967], *Soziologie und Sozialismus, Organisation und Propaganda. Abhandlungen zum Lebenswerk von Johann Plenge*, Stuttgart, Enke.
- SCHÄPFERS, Bernhard [1996], « Die gesellschaftliche Funktionsbestimmung der Soziologie nach Johann Plenge », in SCHÄPFERS, Bernhard, *Soziologie und Gesellschaftsentwicklung : Aufsätze 1966-1996*, Opladen, Leske und Budrich, p. 78-95.
- SCHARLAU, Winfrid & ZEMAN, Zbigniew [1964], *Freibeuter der Revolution. Parvus-Helfhand – eine politische Biographie*, Köln, Wissenschaft und Politik.
- SCHILDT, Axel [1987], « Ein konservativer Prophet moderner nationaler Integration. Biographische Skizze des streitbaren Soziologen Johann Plenge (1874-1963) », in *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte* 35.4, p. 523-570, München, Oldenbourg, https://www.ifz-muenchen.de/heftarchiv/1987_4_2_schildt.pdf (consulté le 01/08/2020).
- SCHMIDT, Hans Jörg [2010], *Die deutsche Freiheit : Geschichte eines kollektiven semantischen Sonderbewusstseins*, Frankfurt, Humanities online.
- SCHWABE, Klaus [1969], *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundlagen des Ersten Weltkrieges*, Göttingen, Musterschmidt.
- SIGEL, Robert [1976], *Die Lensch-Cunow-Haenisch-Gruppe. Eine Studie zum rechten Flügel der SPD im 1. Weltkrieg*, Berlin, Duncker und Humblot.
- STERNHELL, Zeev [1995], « La troisième voie fasciste ou la recherche d'une culture politique alternative », in *Ni gauche, ni droite : Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'Entre-deux-guerres*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- SZÖLLÖSI-JANZE, Margit [1998], *Fritz Haber 1868–1934. Eine Biographie*, München, Beck.
- TROELTSCH, Ernst [1917], « Plenges Ideen von 1914 », in *ASPG*, Bd. 5, 1917, p. 308-343.
- TROELTSCH, Ernst [1925], « Die deutsche Idee der Freiheit », in Ernst Troeltsch, *Deutscher Geist und Westeuropa*, Mohr, Tübingen, p. 80-107.
- ÜNGERN-STERNBERG, Jürgen von & ÜNGERN-STERNBERG, Wolfgang von [1996], *Der Aufruf „An die Kulturwelt!“ : das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, Steiner.

- UNGERN-STERNBERG, Jürgen von [2014], « Making Sense of the War (Germany) », 1914-1918-online. *International Encyclopedia of the First World War*, DANIEL, Ute, GATRELL, Peter & al. (éd.), Berlin, Freie Universität.
- WEBER, Max [2015], *Gesammelte Politische Schriften*, Paderborn, Historisches Wissenschaftsarchiv.
- WEHLER, Hans-Ulrich [1995], *Deutsche Gesellschaftsgeschichte 1849-1914*, München, Beck.
- WERTH, Christoph [1996], *Sozialismus und Nation. Die deutsche Ideologiediskussion zwischen 1918 und 1945*, Opladen, VDG.
- WINKLER, Heinrich August (dir.) [1974], *Organisierter Kapitalismus. Voraussetzungen und Anfänge*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.